

ORDRES RELIGIEUX MILITAIRES.

TROISIÈME ARTICLE.

RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN.

CHEVALIERS DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM.

Vers l'an 1048, des marchands de la ville d'Amalfi, au royaume de Naples, qui trafiquaient en Syrie, firent bâtir à Jérusalem une église et un hôpital pour les malades et les pèlerins. Godefroi de Bouillon enrichit cette institution, et Gérard, natif de l'île de Martigues en Provence, qui avait alors l'administration de l'hospice, obtint du pape Paschal II (1113) la permission de réunir les frères hospitaliers en corps de communauté, sous la protection de Saint-Jean-Baptiste, et ce même Gérard fut premier recteur de cette congrégation.

Raymond de Guy succéda à Gérard, et donna à ses frères une règle par laquelle il les obligeait aux trois vœux de religion, se conformant aux ordonnances de saint Augustin. Cette règle fut approuvée par le pape Caliste II, en 1120. Raymond, voyant que sa communauté croissait en nombre et en richesses, s'offrit, avec les religieux de naissance noble, pour s'employer en Terre-Sainte contre les infidèles; les frères servants furent également destinés à la profession des armes; les clercs desservirent l'église conventuelle.

On connaît les services rendus à la chrétienté par les hospitaliers de Saint-Jean : les sièges de Tyr et d'Assa soutenus par leur courage; la Mésopotamie délivrée du joug des infidèles, Baudouin III secouru, les puissances chrétiennes trouvant con-

staamment en eux de fidèles et braves auxiliaires, et la Terre-Sainte défendue par leurs lances, pousse à pousse, jusqu'à ce que, succombant sous le nombre, ils durent se retirer à Ptolémaïde, dernière ville restée au pouvoir des chrétiens (1293). La prise de Ptolémaïde par les musulmans les priva de ce dernier asile.

Les hospitaliers de Saint-Jean se retirèrent avec leur grand maître, Jehan de Villiers, en l'île de Chypre, où le roi Henri de Lusignan leur donna la ville de Limisson, qu'ils occupèrent dix-huit ans. Mais la crainte que leur valeur inspirait au roi les força à chercher une autre demeure, et sous le grand-maître Foulques de Villaut, ils s'emparèrent de l'île de Rhodes, alors occupée par les Sarrasins, et dès ce moment on les appela *chevaliers de Rhodes*.

Cette île, devenue leur conquête, fut assiégée plusieurs fois par les infidèles, et notamment par Mahomet II, en 1480, qui l'investit avec une armée de cent mille hommes et cent soixante voiles; mais les chevaliers, commandés par le grand-maître d'Aubusson, obligèrent les Ottomans à se retirer.

Selim I^{er}, en 1513, poursuivit les desseins de Mahomet, et après un long siège, soutenu par la plus héroïque valeur, les Turcs, aidés par l'odieuse trahison d'un chevalier, forcèrent le grand-maître de

Villiers de l'île Adam à quitter Rhodes, avec cinquante galères qui portaient les chevaliers et quelques habitants dévoués à leur sort. Toutes les nations chrétiennes s'intéressèrent au malheur de l'ordre de Saint-Jean, et Charles-Quint lui offrit l'île de Malte à tenir en fief, sous charge d'un faucon, payable tous les ans, le jour de la Toussaint, au vice-roi de Naples. Cette offre fut acceptée; mais à peine les chevaliers furent-ils installés dans leur nouvelle possession, que les Turcs vinrent les y attaquer. Le grand-maître Jean de la Vallette se défendit vaillamment, fit retirer les Turcs, et fortifia l'île et la ville de Malte.

Les chevaliers prirent en 1571 une vive part à la bataille de Lépante, et ne cessèrent de s'associer à toutes les entreprises de la chrétienté contre l'islamisme. Leurs caravanes protégeaient le négoce, délivraient la Méditerranée des pirates qui l'infestaient; mais la prise de Candie (1669) et celle de Coron (1683) furent les derniers exploits remarquables par lesquels il se signalèrent.

Après huit siècles d'existence et de services, l'ordre de Saint-Jean tomba obscurément, en 1798; il se rendit aux Français, commandés par Bonaparte, et, triste destinée des choses humaines! après avoir jeté tant d'éclat, il mourut sans attirer le regret ni même l'attention.

Les chevaliers portaient comme marque distinctive, une croix blanche à huit pointes, et dans leurs cérémonies, au chœur ou au Conseil, ils portaient un manteau noir, orné d'une croix, noué par un cordon noir et blanc et garni à gauche d'une bande en passementerie, représentant les instruments de la passion, mêlés à des paniers, symboles d'hospitalité. Les chevaliers, en caravane, portaient une soubreveste rouge, avec la croix de l'ordre.

Il existait en France, en Italie, en Espagne, des religieuses hospitalières de

Saint-Jean de Jérusalem, ayant à même croix que les chevaliers. On les appelait parfois des *chevalières*.

ORDRE TEUTONIQUE.

En 1190, au siège d'Acre par les chrétiens, quelques marchands de Lubeck et de Brême recueillirent sous des tentes, formées par des voiles de navire, les malades et les blessés, et les soignèrent avec une charité qui attira l'attention des prélats et des princes présents au siège. Les princes allemands, et parmi eux le duc de Souabe, demandèrent au souverain pontife Célestin III la confirmation de cet hôpital improvisé, et le saint-siège, répondant à leur demande, constitua les serviteurs des pauvres en ordre hospitalier et militaire, leur donnant les mêmes statuts qu'aux hospitaliers de Saint-Jean. Ils eurent pour costume un manteau blanc avec une croix noire. Quarante nobles allemands se présentèrent aussitôt, et formèrent le premier noyau de l'ordre. Henri de Walpot en fut le premier grand-maître.

L'ordre nouveau se signala dans les guerres de la Palestine, mais ses principaux succès l'attendaient en Europe: il se rendit maître de la Prusse et de la Livonie, encore païennes, et établit sa domination sur ces contrées. Devenu puissant en hommes et en richesses, il se réunit en 1238 aux *chevaliers porte-glaives*. Ces derniers avaient été fondés en 1204 par Albert I^{er}, évêque de Livonie, afin d'aider à la conquête de ce pays barbare qu'il voulait convertir au christianisme. Les deux ordres unis, non-seulement soumièrent la Livonie, mais encore la Courlande et la Sémigalie, et se soutinrent pendant longtemps contre les Lithuaniens et les Moscovites, qui enviaient leur conquête. Mais les succès et les richesses devinrent funestes à ces congrégations si puissantes, alors qu'elles n'avaient d'autre trésor que leur foi, leur courage et leur charité; minées par les divisions intestines, en

butte à la haine de leurs voisins, les Teutoniques furent plusieurs fois obligés à des paix honteuses, et donnèrent enfin, en la personne de leur chef, un triste exemple d'ambition et d'apostasie.

Albert de Brandebourg était grand-maitre en 1540; il embrassa la réforme, et s'appropriâ la Prusse, à titre de duché, sous condition d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Il chassa de ses états tous les commandeurs et chevaliers demeurés fidèles à la foi catholique, épousa la princesse Dorothée de Danemark, qui le rendit père d'un fils. On sait que la Prusse ducal fut constituée en royaume, en 1701, par Frédéric I^{er}, marquis de Brandebourg et premier roi de Prusse.

Dès ce moment, l'ordre Teutonique et celui des Porte-Glaives n'existèrent plus que dans l'histoire.

CHEVALIERS DE L'HOPITAL D'AUBRAC.

Adalard, vicomte de Flandre, revenant d'un pèlerinage à Saint-Jacques, en Galice,

tomba dans une embuscade de voleurs, sur la montagne d'Aubrac, aux confins de la Guyenne, de l'Auvergne et du Languedoc. Au milieu du péril, il fit vœu, s'il échappait à la mort, de bâtir en ce lieu un hôpital pour les pèlerins, et Dieu lui permit d'exécuter cette promesse. L'hôpital fut fondé en 1120, Adalard en fut le premier supérieur; il y établit des prêtres pour le service de l'église, des chapelains pour escorter et défendre ces pèlerins, des frères lais pour les servir, des dames nobles pour servir les femmes. D'autres hôpitaux furent fondés sur ce modèle, et relevèrent de la maison d'Aubrac. Cette fondation tomba en commende, et fut enfin annulée sous le siècle de Louis XIV. Les chevaliers portaient au côté gauche une croix bleue à huit pointes.

Dans un prochain article, nous parlerons des ordres militaires soumis à des règles diverses.

ÉVELINE RIBBECOURT.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des villes de France, avec une introduction générale pour chaque province; chronique, traditions, légendes, etc.; par M. Aristide Gilbert.

3^{me} article.

Chaque Française aime et doit aimer les lieux qui l'ont vue naître; mais de toutes les provinces, celle qui inspire le plus d'amour à ses enfants, c'est la Bretagne; ses nuages gris, ses roses bruyères sont des souvenirs qui leur restent toujours chers... C'est à ce titre que nous chois-

sons dans l'*Histoire des villes de France*, celle de la capitale de la Bretagne.

On aimerait à se représenter le site où s'élève aujourd'hui la ville de Rennes, tel qu'il était dans les siècles primitifs de l'Armorique. Alors la Vilaine s'engageait sous les ombres épaisses d'une forêt, et, après quelques détours, faisait sa jonction avec l'Ille, dont les eaux se transformaient en un lac dans la saison des pluies. Une végétation exubérante annonçait la fertilité d'une terre qui, bientôt, attirera de nombreux habitants. A une époque de beaucoup antérieure à la conquête romaine,

une ville fut bâtie au confluent des deux rivières : c'était *Condate*, la capitale des *Rhedons*, une des principales tribus de la confédération armoricaine. Les Rhédons furent du nombre des peuples soumis par Crassus, lieutenant de César, à la domination de Rome. La ville conquise prit les mœurs et même la religion des vainqueurs. Au temps de Gordien, elle possédait un corps municipal, et des temples s'élevaient dans ses murs, dédiés à Junon-Monète, à Isis, à Cérès et au dieu Pan. Les druides régnaient sur les campagnes et les bourgades éloignées. Mais bientôt de généreux apôtres apportèrent la parole de vie aux Rhédons, qui honorent saint Tugdual, saint Samson, saint Méen, saint Gual, saint Armel, saint Pol-de-Léon, comme leurs premiers missionnaires.

Vers le commencement du sixième siècle, Rennes fut soumise à Gradlon, qui prit le titre de *roi des Bretons, par la grâce de Dieu, et en partie des Français*, et pendant sept cents ans, elle conserva le titre de capitale de la Cornouaille. Sous les rois de la première et de la seconde race, Rennes fut prise, reprise par les deux partis différents qui se disputaient la Bretagne : celui qui défendait la nationalité armoricaine, et celui du peuple Franck, qui cherchait à étendre sa domination. Sous Charles le Chauve, un chef, appelé Nominoë, qui s'était distingué par son zèle pour les intérêts de la France, fut proclamé roi des Bretons ; il fortifia Rennes et l'agrandit. Son fils lui succéda. Des guerres intestines exterminèrent cette famille : la couronne comtale passa à Gervant, qui la laissa à son fils Judicoël. Les invasions des Normands troublaient en ce temps-là la Bretagne ; Judicoël, impatient, sans attendre ses alliés, attaqua les pirates du Nord, et obtint sur eux un avantage qu'il paya de sa vie. Alain III, comte de Vannes, surnommé le *Grand*, lui succéda, mais il laissa la possession de Rennes au fils de Judicoël, à Béranger ;

et pendant deux siècles encore, Rennes et la Bretagne furent ensanglantées par les guerres contre les Normands venus de Norwége, et contre les Normands de la Seine, fils des compagnons de Rollo. Guillaume le Conquérant attira à sa suite, en Angleterre, les soldats et les seigneurs Bretons, qui furent richement apauvris, lors du partage des terres des vaincus. Rennes était toujours gouvernée par ses comtes, qui prirent plus tard le titre de ducs. On remarque parmi eux Hoël, Alain Fugent, son fils, distingué par sa valeur et sa pitié ardente ; Conan III, protecteur du tiers-état et des pauvres serfs. La mort de ce dernier amena une guerre de succession (1161) ; les habitants de Rennes proclamèrent duc de Bretagne, Eudon, vicomte de Porhoët et mari de Berthe, fille de Conan III ; les Nantais reconnurent Hoël, dont la naissance était entachée d'illégitimité. Mais, ayant reconnu l'incapacité de ce prince, ils se donnèrent à Geoffroy, comte d'Anjou. Un troisième prétendant s'éleva ; c'était Conan IV, qui, soutenu par l'Angleterre, mit le siège devant Rennes. La ville dut capituler. Cette guerre, fomentée par Henri II, roi d'Angleterre, dura cinquante ans. Ce roi vint à bout de ses desseins, et Geoffroy, son fils, fut couronné duc de Bretagne. A peine assis sur le trône ducal, Geoffroy se ligua contre son père, mais la vengeance du ciel l'atteignit : frappé mortellement dans un tournoi, à Paris, en présence de Philippe-Auguste, il succomba à l'âge de vingt-huit ans, et laissa de sa femme Constance un fils posthume, nommé Arthur. Toute la nation mit ses espérances sur la tête de cet enfant, qui fut reconnu à Rennes, en 1196, duc de Bretagne, et se trouva souverain de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, du Poitou et de la Touraine. On connaît la fin de ce prince infortuné, que Jean Sans-terre, son oncle, assassina cruellement. Philippe-Auguste, sous prétexte de venger la mort d'Arthur,

se mit en possession du duché de Bretagne, en dépit des efforts du roi Jean; il maria la sœur d'Arthur, Alix, à Pierre de Dreux, petit-fils de Louis le Gros, qui fut ainsi, du chef de sa femme, duc de Bretagne. Pierre de Dreux maintint ce droit les armes à la main : c'était un homme supérieur, d'un caractère ferme et d'un génie entreprenant. Jean, son fils, lui succéda; il fit son entrée à Rennes, en 1237, et y reçut des mains de l'évêque, Jean Gicquel, les marques de la dignité ducal. Jean se croisa et assista sur la terre d'Afrique, à la mort de saint Louis. Il eut pour successeurs immédiats Jean II, Arthur II et Jean III. Tous ces princes reçurent à Rennes l'investiture de leur dignité. Le nouveau souverain faisait son entrée par la porte *Mordelaise*, mais il n'en pouvait franchir le pont-levis qu'après avoir juré de maintenir la foi catholique et les libertés de l'Église, des barons et des peuples de Bretagne. Il passait la nuit en prières au pied de l'autel de Saint-Pierre. Le matin venu, le duc, précédé de l'évêque de Rennes et accompagné de deux autres évêques qui le tenaient, l'un par sa main gauche, l'autre par sa main droite, se rendait à la cathédrale. L'évêque présentait l'épée au duc, et lui ceignait le cercle ducal, disant : « On vous baille ce cercle, au nom de » Dieu, de monseigneur saint Pierre, qui » désigne que vous recevez votre puissance de Dieu le Tout-Puissant, qui, » comme ce cercle, n'a ni commencement » ni fin, duquel aurez loyer et couronne » en paradis, faisant votre devoir par » bon gouvernement de votre seigneurie. » Le duc, la main étendue sur l'autel, jurait les libertés du duché, et après la cérémonie, recevait les hommages de ses barons.

Jean III, dit le Bon, quoique marié trois fois, n'avait point laissé de postérité; sa succession fut disputée par Jeanne de Pen-
thièvre, Jean de Montfort et le troisième

frère du duc défunt. La bourgeoisie Rennaise suivit le parti de Jeanne de Pen-
thièvre représentée par son mari, Charles, comte de Blois. En 1341, Jean de Montfort se rendit maître de Rennes, et y établit un gouverneur dévoué, nommé Cadoudal; mais les Rennais jetèrent ce dernier en prison, et levèrent la bannière de Charles de Blois. Édouard III d'Angleterre mit le siège devant la ville, en 1356, pour faire triompher Montfort, dont il soutenait la cause : ce fut encore en vain. La ville fut vaillamment défendue par le sire de Penhoël, surnommé le Tort-Boiteux, et secourue par du Guesclin. Le siège dura un an.

La branche de Montfort triompha cependant, et son fils régna sous le nom de Jean IV. Il eut pour successeur les ducs Jean V, François I^{er}, Pierre II, Arthur III et François II. Ce dernier fut père de la duchesse Anne, qui porta Rennes et le duché de Bretagne dans la maison de France, par son double mariage avec Charles VIII et Louis XII. François I^{er} et François, dauphin, son fils, firent tous deux, à Rennes, une entrée solennelle et jurèrent le maintien des *libertés, privilèges et exemptions* de la ville. François I^{er} importa à Rennes la fabrication des tapisseries, velours, etc. Il fit travailler à la canalisation de la Vilaine, et l'on assure que Léonard de Vinci donna le plan des quatre premières écluses.

Les États, créés par le duc François II, en 1485, furent transportés à Rennes par Charles IX, qui forma ce parlement de seize conseillers bretons et seize étrangers, car, *aucuns pensoient que ce fut pour contenir les habitants dudit pays en l'obéissance du roy.*

La Bretagne, toute catholique, se ressentit peu des guerres de religion : Rennes ne compta pas plus de soixante huguenots. Mais la Ligue y trouva un appui fidèle dans le duc de Mercœur, héritier par sa femme des maisons de Blois et de

Penthièvre : il se révolta hautement contre l'autorité royale. Rennes s'opposa à ses projets ; le parlement défendit la ville et gouverna le duché jusqu'au règne pacificateur de Henri IV. Mercœur fit ses soumissions au roi, et donna sa fille au duc de Vendôme, fils naturel de celui-ci. Sous Louis XIV, le gouvernement du duc de Chaulnes, célèbre par les Lettres de madame de Sévigné, pesa cruellement sur la Bretagne, et sur Rennes en particulier, et peu à peu les droits de la bourgeoisie Rennaise, autrefois si fière et si puissante, furent abolis. Un incendie terrible dévasta

la ville en 1720, et c'est grâce à cet accident, qu'une partie de la cité a acquis la régularité imposante qu'on admire aujourd'hui.

Rennes se distingua, pendant la révolution, par un esprit de sagesse et de modération. Carrier passa dans ses murs, mais sans y laisser la Terreur. Kléber et Marceau firent de cette ville le centre de leurs opérations contre la Vendée. Depuis cette époque, aucun événement important ne s'est accompli dans l'ancienne capitale du duché de Bretagne.

M^{me} EVELINE RIBBEÇOURT.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA MORTE.

Morte che sei tu mai ? Primo dei danni
L'alma vile e la rea ti crede e teme,
E vendetta del ciel scendi ai tiranni,
Che il vigile tuo braccio inalza e preme.

Ma l'infelice, a cui dé lunghi affanni
Grave è l'inearco, e morta in cuor la speme,
Quel ferro implora troncator degli anni,
E ride all' appressar dell' ore estreme.

Fra la polve di Marte, e le vicende
Ti sfida il forte che ne' rischi indura ;
E il saggio senza impallidir ti attende.

Morte, che se' tu dunque ? Un' ombra oscura,
Un bene, un male, che diversa prende
Dagli affetti dell' uom forma e natura.

MONTE.

LA MORT.

O mort ! qu'es-tu donc ? L'âme vile et coupable te craint et te regarde comme le plus grand des maux. Tu descends sur les tyrans que ton bras vigilant poursuit et presse comme la vengeance du ciel.

Mais l'infortuné que le poids de longues souffrances accable, et dans le cœur duquel l'espérance est éteinte, implore cette faux qui tranche les années, et sourit à l'approche de son heure dernière.

Au milieu de la poudre de Mars et des hasards de la guerre, le brave te défie dans les dangers auxquels il s'habitue, et le sage t'attend sans pâlir.

O mort ! qu'es-tu donc ? Un bien, un mal, une ombre obscure qui change de nature et de forme selon les passions humaines.

S...

LA PERLE DU 45^e



H^{re} Bellange del^a

A. F. Lemaitre sculp^t

Carmencita, avance ici et remercie Sa Majesté.

Journal des Demeiselles

18^e année. N^o XII.

Paris imp. de l'Union, 5, rue de la Harpe.

LA PERLE DU 45^{me}.

« C'est tout de même étonnant que moi, Mathieu, sergent de la 3^e du second du 45^e de ligne; moi qui ne connais ni père, ni mère, ni oncle, ni tante, ni neveux, ni nièces, je sois là, au bivouac, à faire une panade pour ce petit ange chéri qui dort, enveloppé dans ma vieille capote, comme si c'était un bon lit de plumes !

Ah ! c'est qu'elle est bien gentille ! et depuis le jour où je l'ai trouvée endormie comme aujourd'hui, dans cette maison de Saragosse où tout brûlait ; depuis ce jour où Dieu m'a fait son père, elle a été si bonne et si douce pour moi, qu'il faudrait que je fusse un je ne sais quoi pour ne pas l'adorer. Je sais bien qu'on se moque de moi au régiment ; on m'appelle la bonne d'enfant, la nourrice, chauffe-la-couche ; qu'est-ce que cela me fait ? Quand ceux qui plaisaient auront reçu comme moi sur le champ de bataille cette croix des mains de celui qui l'a inventée ; quand ils auront gagné ces trois chevrons et ces galons dont je suis fier, je leur répondrai... Jusque-là, je ne dis rien, je garde ma fille, je lui fais sa petite soupe ; par exemple, aujourd'hui le beurre étant absent par congé, elle s'en passera ; mais j'y mettrai un peu plus de sel, et ça reviendra au même. »

A peine le bon sergent Mathieu avait-il fini ce petit monologue que l'on entendit battre la Diane ; en peu d'instants tout le régiment fut sur pied ; aussitôt qu'il eut fait l'appel de son peloton, Mathieu revint trouver sa fille qui mangeait tranquillement sa soupe près du feu du bivouac.

« Eh bien, Carmencita, mon enfant, comment cela va-t-il ce matin ?

— Bien, père ; j'ai dormi longtemps et je ne suis plus fatiguée.

— Tant mieux ! car il va falloir nous remettre en route.

— Oh ! je marcherai bien, père.

— Oui, ma pauvre enfant, je le sais, tu as bon courage ; mais si ce qu'on nous dit est vrai, nous en avons pour longtemps à trotter, car nous irions jusqu'en France, et même à Paris. Oh ! je le voudrais bien ! là, du moins, je trouverai peut-être quelque âme charitable qui te rendra plus heureuse que je ne puis le faire !.... Enfin... Dieu nous protégera, je l'espère.... Voilà le colonel qui vient par ici, fais-lui une belle révérence. »

Le colonel s'approcha du vieux soldat : « Mathieu, lui dit-il, vous marcherez avec les bagages ; de sorte que quand cette pauvre petite sera fatiguée, vous pourrez la mettre sur les fourgons.

— Merci, mon colonel ; mais quand il fait beau elle marche bien ; et puis les camarades sont toujours là, et ceux mêmes qui se moquent le plus de moi, sont les premiers à la prendre dans leurs bras et à la porter dans les mauvais chemins ; elle est si gentille ! qui est-ce qui ne l'aimerait pas ?

— Oui, elle est charmante ; mais vous avez pris là une rude charge, mon brave.

— Je le sais bien, colonel ; mais, enfin, est-ce que je n'ai pas été comme elle un pauvre enfant trouvé ? et si le régiment ne m'avait pas adopté, s'il ne m'avait pas nourri, élevé, que serais-je devenu ? Pourquoi donc ne ferais-je pas pour une autre ce qu'on a fait pour moi ?

— Tout le monde vous approuve, mon cher camarade ; mais vous ne pourrez pas toujours garder cette jeune fille.

— Est-il vrai, mon colonel, que nous allons à Paris ?

— Il est vrai que nous allons en France, à Paris sans doute, car on dit que l'empereur prépare une grande expédition, et qu'il veut passer en revue tous les régiments qui en feront partie; j'espère bien que nous serons du nombre, mais il n'y a pas encore d'ordre positif. »

Le régiment reprit gaiement sa route; on marchait vers la France, et les étapes paraissaient moins longues. Mathieu ne quittait pas sa fille, qui le suivait bravement, et quand un soldat restait en arrière on lui disait : « Eh ! grenadier ! donne ton fusil et ton sac à la petite, elle te portera cela jusqu'à l'étape. » Alors tout le monde riait; puis quand les chemins étaient mauvais, quand il faisait vilain temps, c'était à qui inventerait un moyen de mettre à couvert et de transporter sans fatigue pour elle, celle que tous les soldats avaient surnommé *la Perle du 45^e*.

Ce fut ainsi que se passa sans événement la longue route au bout de laquelle on trouva enfin la frontière. Ce fut une joie générale; on revoyait enfin, après mille dangers, cette patrie qu'on regrette toujours et qu'on appelle de tous ses vœux.

Aussitôt qu'ils furent sur la terre de France, tout s'améliora pour Mathieu et pour sa fille; l'officier et les fourriers qui allaient préparer les logements avaient toujours soin de placer le sergent et son enfant d'adoption, dans des maisons où il y avait des femmes et des enfants, sûrs qu'ils y seraient bien reçus; ce qui ne manquait jamais, car la bonté de l'un et la grâce de l'autre leur assuraient à tous deux un gracieux et cordial accueil. Ajoutez, à cet intérêt si doux que tous les habitants leur portaient, l'amour-propre, je dirais presque la gloire que Mathieu mettait à ce que sa fille soit élégamment parée de son costume national, et l'air digne qu'il prenait, lorsque, après avoir astiqué son fournement et tout mis en ordre dans ses affaires de service, il allait promener Carmencita sur les promenades de la ville.

Cependant, pour procurer ces toilettes à son enfant, le brave soldat était obligé de s'imposer bien des privations ! Il avait supprimé la goutte du matin et la partie de piquet du soir; il ne fumait plus aussi souvent, car le tabac était bien cher ! et il était trop fier pour accepter, soit une goutte, soit une pipe de tabac d'un camarade, sans les lui rendre. Mathieu n'était pas savant, mais il savait lire et écrire, et le soir, quand il faisait trop mauvais temps pour se promener, il apprenait à lire à sa fille, qui en sut bientôt autant que lui. C'est en passant ainsi le temps que tous deux arrivèrent joyeusement à Paris.

A l'époque où nous sommes, Napoléon, furieux de voir qu'Alexandre ne voulait pas entrer dans son vaste système de blocus continental contre l'Angleterre, avait décidé cette campagne de Russie qui commença si glorieusement et qui finit d'une manière si désastreuse pour la France et pour lui. Afin de ranimer l'ardeur de ses soldats épuisés par les longues et pénibles campagnes qu'ils venaient de faire, l'empereur désira les voir tous, leur parler, leur promettre encore de la gloire, et reprendre sur eux ce pouvoir magique qui, à sa vue, à sa voix, leur faisait oublier toutes leurs fatigues. A cet effet, il voulut que chaque régiment devant faire partie de l'expédition vint à Paris; là il les passait en revue, leur adressait de ces mots qui les électrisaient, puis après on leur servait, dans les longues allées des Champs-Élysées et dans le jardin de Tivoli, des repas somptueux, où en trinquant à la gloire de l'armée, à celle de l'empereur, ils reprenaient et leur courage et leur dévouement.

Le 45^e vint à son tour prendre sa part de ces fêtes. Le bon Mathieu avait bien réfléchi; il avait compris qu'il ne pouvait pas emmener dans une nouvelle campagne, dont lui et bien d'autres ignoraient le but et la durée, sa fille qui commençait à

grandir; mais à qui la confier? sa tête se perdait...

« Comment me tirer de là? se disait-il le soir de son arrivée à Paris; je ne puis cependant pas abandonner cette pauvre petite... Dieu! que c'est bête de n'avoir que son prêt et sa croix, et d'être sans parents!... J'ai remarqué que quand je fumais ma pipe il me venait des idées; je vas aller acheter une demi-once de tabac, je trouverai peut-être quelque chose. »

Lorsqu'il fut remonté dans sa chambre, Mathieu bourra sa pipe; il allait prendre pour l'allumer le morceau de papier qui contenait le tabac, lorsqu'il vit imprimé en gros caractères sur ce papier : « *Maison de la Légion d'honneur, fondée par Sa Majesté l'empereur et roi, pour l'éducation des filles des membres de l'ordre.* » Il y a une maison d'éducation pour les filles des légionnaires, se dit-il; et moi qui ne savais pas cela!... voilà mon affaire! Quand je disais que le tabac était bon à quelque chose. Nous passons demain la revue de l'empereur... je ne dis que ça!... J'ai enfin trouvé ce que je cherche depuis si longtemps!... Mais il ne faut pas être ingrat, et je vais fumer une bonne pipe de ce tabac qui m'a fourni une si bonne idée. »

Le lendemain de grand matin, Mathieu était dans une tenue irréprochable, sa petite fille aussi; il avait fait deux tresses de ses longs cheveux; ces tresses tombaient jusqu'au bas de sa jupe de mérinos marron; son corsage de velours noir marquait parfaitement sa taille rondelette; ses bas blancs bien tirés, ses petits souliers bien luisants, ses manches qui marquaient la forme de ses jolis bras; son beau front, ses yeux noirs si nobles et si doux, sa démarche si digne et si aisée, faisaient de Carmencita un être charmant. Le sergent la mit en serre-file derrière son peloton, afin qu'elle fût prête quand il l'appellerait. A peine le régiment était-il placé à son rang de bataille, que les tambours battant

aux champs, les fanfares des clairons et les vivats du peuple annoncèrent l'arrivée de l'empereur.

« Voilà le moment décisif, se dit Mathieu, c'est ici qu'il ne faut pas perdre la tête; ma foi, tant pis, je risque tout. » Bientôt on commanda : Présentez... arme! C'était pour l'empereur qui allait passer devant le front du régiment. Alors Mathieu faisant un effort sur lui-même se porta deux pas en avant, et resta immobile en présentant l'arme. « Tu as à me parler, mon brave? dit l'empereur en s'arrêtant devant Mathieu. — Oui, sire, sauf le respect que je vous dois... Sire, cette croix que vous voyez là, je l'ai reçue de votre propre main sur le champ de bataille pour être entré le premier dans une redoute. — Tu avais bien mérité la croix. — Je ne dis pas non, sire; mais depuis le régiment a été envoyé en Espagne, et si dans cette terrible campagne je n'ai pas gagné une autre croix, j'ai gagné une petite fille. — Tu t'es donc marié? — Oh! non, sire; mais le bon Dieu m'a fait rencontrer à Sarragosse un petit ange qui allait rôti comme les autres si je n'étais pas arrivé à temps pour la prendre, l'attacher sur mon sac, et l'emporter. — Et à qui appartenait cet enfant? — Ah! voilà la difficulté; mais depuis longtemps elle m'appartient, elle appartient à ce brave 45^{me}, qui l'a surnommée *sa Perle*, et qui m'a aidé à la nourrir et à la soigner. »

L'empereur regarda le colonel. « Oui, sire, ce brave homme a depuis ce moment pris soin de cette petite fille avec un zèle et une bonté qui ne se sont pas démentis un seul instant. — Je vois, dit l'empereur en s'adressant à Mathieu, que non-seulement tu es un brave soldat, mais que tu es un brave homme. Je te ferai remettre de quoi pourvoir aux besoins de ta fille d'adoption. — Pardon, sire, ça n'est pas tout à fait cela. Il faut vous dire qu'hier j'ai acheté un paquet de tabac... — Tu as très-bien fait. — Et ce tabac était enveloppé dans un

papier qui m'a donné une idée; ce papier, le voilà : *Maison de la Légion d'honneur*, fondée par sa majesté l'empereur et roi pour l'éducation des filles des membres de l'ordre... — Ah! je comprends, dit l'empereur, tu as bien gagné ta croix, tu peux par ton dévouement passer pour le père de l'enfant que tu as préservé de la mort; sois tranquille. Général, dit-il en s'adressant à un de ses aides de camp, vous enverrez demain au sergent Mathieu une lettre d'admission pour son enfant, à la Légion d'honneur. — Oh! mon empereur! si vous vouliez seulement la voir et lui toucher la main, cela lui porterait bonheur, ainsi qu'au 45^{me}, dont elle est la *Perle*. Carmencita, avance ici, et remercie Sa Majesté. — Soulève-la que j'embrasse la fille du brave 45^{me}. » Mathieu la prit dans ses bras, et tandis que l'empereur déposait un baiser sur le front de l'enfant, le soldat s'écriait de toute la force de ses poumons : « Vive l'empereur! » Et ce cri fut répété par tout le régiment, qui, par cette récompense, se trouvait honoré de ce qu'il avait fait pour la pauvre petite.

Le lendemain de bonne heure, Mathieu, muni de la lettre de réception pour sa fille, se rendait à Écouen, résidence dans laquelle l'empereur faisait élever les filles de ses braves officiers. Admis devant madame la surintendante, Mathieu lui remit sa lettre. « Je vous attendais, monsieur, lui dit-elle; je savais que vous deviez m'amener cette charmante enfant, qui m'est spécialement recommandée par Sa Majesté l'empereur. C'est votre fille, monsieur? — Hélas! non, madame! c'est un pauvre ange que le bon Dieu m'a jeté dans les bras, et dont j'ai pris soin; je ne sais même pas son nom; elle m'a dit qu'elle n'avait vu qu'une fois sa mère, et ne connaissait que sa nourrice... pauvre femme qui a péri dans un incendie lors du siège de Saragosse. La seule chose qui puisse la faire reconnaître est une petite médaille d'argent qu'elle porte au cou, suspendue

par une chaîne d'or. D'un côté de cette médaille il y a des armes avec des mots que je ne comprends pas, de l'autre côté une croix et ce nom que je lui ai donné : Carmencita. J'ai cru devoir ajouter à cette preuve un récit bien court des circonstances dans lesquelles j'ai trouvé cette chère enfant. Il paraît que nous allons entreprendre une nouvelle campagne qui vaudra bien les autres; on ne sait pas ce qui peut arriver; il y a des balles et des boulets pour tout le monde quand on est là, et je suis bien heureux que mon empereur n'ait pas oublié son vieux serviteur, et ait assuré à son enfant un asile dans lequel elle sera heureuse; seulement, je le crois bien, je la pleurerai souvent, car c'était ma consolation dans nos rudes travaux; mais ce que Dieu fait est bien fait, et je le remercie lui et mon empereur. »

Il fallut enfin se séparer, ce ne fut pas sans verser des larmes : « Adieu, mon enfant, dit le vieux soldat, sois bien sage, étudie bien, et dans tes prières du matin et du soir n'oublie pas ton ancien ami. A mon retour je viendrai te voir; adieu! » Et en s'éloignant le bon Mathieu essayait les grosses larmes qui sillonnaient ses joues brunes. « Je ne croyais pas, disait-il, qu'il fût si difficile de quitter un enfant! » Deux jours après il était sur la route de Moscou.

Comme je ne crois pas que les détails de cette triste et mémorable campagne puissent avoir beaucoup d'intérêt pour vous, nous laisserons voyager et combattre le brave et bon Mathieu, et nous irons retrouver Carmencita à Écouen. La pauvre enfant se mit d'abord à pleurer quand elle se vit seule, car pour elle c'était être seule que de ne plus voir ses amis du régiment; mais les caresses et les prévenances de ses maitresses, la gaieté et l'enjouement de ses compagnes dissipèrent ces nuages de tristesse, et elle reprit peu à peu sa joyeuse insouciance. Carmencita avait reçu de la

nature les dons les plus précieux. Elle avait cette beauté noble et digne qui inspire le respect, et en même temps cette grâce ravissante qui charme et attire les cœurs; intelligente et bonne, elle plaisait à ses maîtresses par sa capacité et son zèle au travail, à ses compagnons par sa complaisance et sa douceur. En un mot, tout le monde l'aimait, car les unes étaient flattées de sa supériorité, et les autres la lui pardonnaient parce qu'elle ne la leur faisait pas sentir, et, loin de s'en prévaloir, ne l'employait qu'à aider dans leurs études celles de ses petites amies moins instruites qu'elle. Dans les sciences, dans les arts d'agrément, dans la confection de ces gracieux ouvrages que les femmes inventent et créent pour montrer leur bon goût, Carmencita était la plus savante, la plus habile et la plus adroite. Aussi chaque année obtenait-elle des succès nombreux à la distribution des prix.

Mais pendant que la jeune orpheline grandissait en savoir et en beauté, de grands événements se passaient dans le monde. L'Europe fatiguée du joug de Napoléon, effrayée de l'accroissement que prenait sa puissance, se ligua tout entière contre le colosse, et peut-être encore n'eût-elle pas réussi à l'abattre, si les éléments ne s'étaient aussi déchainés contre lui. Pendant la fatale retraite de Moscou, les armées conjurées trouvèrent de puissants auxiliaires dans le froid terrible qui décima nos soldats, dans les neiges qui engloutirent nos escadrons, et dans la faim qui, au milieu de ces steppes et de ces vastes déserts, ôta la force et l'énergie aux plus robustes et aux plus courageux. Vaincu, plutôt par la tempête que par le nombre de ses ennemis, Napoléon fut obligé de céder..... il abdiqua; et ceux qui se disaient ses vainqueurs replacèrent sur le tronc l'antique et noble famille des Bourbons. Puis vinrent après les Cent-jours, et la seconde Restauration.

Pendant tout ce temps si fertile en évé-

nements, on n'avait reçu aucune nouvelle de Mathieu; il était à craindre qu'il n'eût péri; cependant Carmencita pria chaque jour pour lui, car elle n'avait point oublié sa bonté et son dévouement.

Les princes voulurent voir leurs nouvelles protégées, et bientôt le bruit se répandit dans le pensionnat de la Légion d'honneur que le roi et sa famille devaient venir le visiter. C'est toujours un grand événement qu'une visite royale. Dans une pareille circonstance les élèves sont sur-excitées par la curiosité, les maîtresses par le désir de faire valoir leurs élèves; aussi était-on en grand émoi dans l'établissement en attendant l'honneur de cette visite. Il arriva enfin, ce jour tant désiré, et toutes les élèves, presque toutes du moins, portant des noms illustrés par la gloire, furent présentées aux princes qui acceptaient ce noble héritage de l'empire.

Lorsque ce fut le tour de Carmencita d'être présentée, la directrice se trouva très-embarrassée pour dire son nom de famille: « Cette intéressante jeune fille, dit-elle, nous a été confiée, sur la recommandation de l'empereur, par un soldat qui partait pour faire la campagne de Russie, et dont nous n'avons plus entendu parler. La pauvre orpheline n'a pour se faire reconnaître qu'une petite médaille qu'elle porte au cou. D'un côté sont des armes avec cette devise : *Angelis suis Deus mandavit de te* : Dieu t'a recommandé à ses anges; de l'autre est une croix et ce nom Carmencita, le seul sous lequel nous la connaissions. Il y a en outre un récit fort court des circonstances dans lesquelles cette jeune fille a été trouvée par celui qui lui a servi de père.

— Madame, répondit la princesse qui avait écouté avec intérêt, votre pensionnaire est sous la protection immédiate du roi de France, il remplira dignement les intentions de l'empereur à l'égard de cette jeune fille, car son plus grand désir est d'être le père de tous les orphelins laissés

sées par les longues guerres qui ont affligé la France.

Le même soir, à la réception du roi, il fut longuement question de la visite faite au pensionnat de la Légion d'honneur, et les aventures de l'orpheline de Saragosse, de la Perle du 45^e, furent racontées avec tout l'intérêt dont elles étaient dignes.

« Monsieur l'ambassadeur d'Espagne, dit le roi, vous le voyez, il s'agit d'une de vos compatriotes sur laquelle on appelle notre protection, qui ne lui manquera pas ; mais peut-être ces armes gravées sur la médaille qu'elle porte, le récit de son sauveur, pourront-ils vous mettre à même de vous faire découvrir à quelle famille elle appartient. Nous serions heureux de vous voir vous occuper de ces recherches, et nous vous aiderons de tout notre pouvoir. — Sire, répondit l'ambassadeur, les desirs de Votre Majesté seront satisfaits ; un grand nombre d'illustres familles de l'Espagne ont été victimes de cette longue guerre, et je serai heureux de seconder le roi de France dans le désir qu'il manifeste d'en protéger un des débris. »

Dès le lendemain, l'ambassadeur était au pensionnat, et demandait à parler à la jeune orpheline. A sa vue un cri lui échappa. « N'est-ce point une illusion ? dit-il ; non, voilà bien son regard fier et doux, ses longs et brillants cheveux noirs, sa taille svelte et gracieuse. Ah ! par pitié, mademoiselle, faites-moi connaître tout ce que vous savez sur votre famille.

— Hélas, monsieur, je ne sais rien ! Recueillie au berceau, par un soldat au milieu d'un grand désastre, tous mes souvenirs ne me rappellent que des combats, de longs voyages, pendant lesquels la tendre sollicitude de mon sauveur ne s'est pas démentie un seul instant. Puis je me suis trouvée dans un pays où l'on ne se battait plus, où nous étions mieux traités ; enfin, un jour dans un beau jardin j'ai été présentée par mon père, c'est le nom qu'il mérite, à l'empereur, qui m'a fait

placer dans cette maison où j'ai été comblée de bontés. — Mais vous possédez, m'a-t-on dit, une médaille et un papier qui peuvent donner quelques explications. — Voici la médaille, monsieur, elle ne m'a jamais quittée ; quant au papier dont vous parlez, il est entre les mains de madame la surintendante. »

A peine l'ambassadeur eut-il jeté les yeux sur la médaille qu'il s'écria : « Plus de doute ! voilà bien les armes de ma famille, et ce nom de Carmencita est bien un de ceux que j'ai donnés sur les fonts baptismaux à la fille de ma malheureuse sœur ! Je ne puis encore rien vous affirmer, mademoiselle, mais avant peu, j'espère pouvoir vous apporter d'heureuses nouvelles, pour vous et pour notre famille qui comptera dans son sein une personne aussi charmante. »

Quelque temps après cette visite, on en recevait une autre au pensionnat de la Légion d'honneur. Un matin, madame la surintendante fut prévenue qu'il y avait au parloir un soldat qui voulait à toute force lui parler et parler à Carmencita. Elle fit dire à la jeune fille de descendre. « Cet homme a-t-il dit son nom ? demanda-t-elle. — Il a dit qu'il s'appelait Mathieu, ex-sergent au 45^{me}. — Mon père ! s'écria Carmencita ; ah ! madame, permettez que je cours au devant de lui. » Elle s'échappa, et revint bientôt la figure radieuse, ramenant avec elle le vieux soldat tout ému. « Oui, madame, dit-elle, oui, c'est bien lui, c'est mon sauveur, mon père ; Dieu a exaucé mes prières, il a préservé ses jours, il me l'a rendu ! » et elle se jeta de nouveau dans ses bras. « Pardon, excuse, madame, dit Mathieu en saluant la surintendante, je ne vous ai encore rien dit, mais c'est que... voyez-vous... je suis tout... chose. Est-il bien possible que cette belle petite demoiselle soit ma petite Carmencita, cette gentille enfant que j'ai si longtemps promenée ! Je n'ose pas la reconnaître. — Oh ! je l'ose bien, moi, mon bon père, et

mon cœur ne peut pas me tromper. — Cependant, mon enfant, tu dois me trouver un peu changé. Ah! c'est que j'ai eu du mal depuis que je ne t'ai vue. — Pauvre père! j'ai bien prié pour vous. — Oui? Alors je crois que c'est ce qui fait que j'ai eu un peu de chance au milieu de tous les malheurs qui nous ont accablés. En allant il n'y avait trop rien à dire, nous n'avions à combattre que des hommes; mais en revenant ce n'était plus cela; tout semblait déchainé contre nous. Le froid, la neige, la faim, la misère, et par-dessus tout cela, l'ennemi que nous rencontrions à peine en allant, mais qui en revenant fondait sur nous comme une nuée de corbeaux pour se disputer nos cadavres. Blessé grièvement dans une de ces affaires qui se renouelaient tous les jours, je croyais bien rester là dans mon linceul de neige, et je t'avais déjà adressé un dernier soupir en priant Dieu de te protéger; lorsque je fus fait prisonnier et conduit dans un gouvernement éloigné, où je travaillai à la terre pour adoucir mon sort.

» Il y avait déjà pas mal de temps que j'étais là chez ces Kalmouks à m'amuser comme une croûte de pain dans un hâvre-sac, quand un beau matin on vint me dire que l'empereur n'était plus en France; je répondis que ça n'était pas possible; mais on ajouta que la paix étant faite, on rendait les prisonniers et que je pouvais m'en aller. Je ne me le fis pas dire deux fois, et quoique n'ayant pas le sou, je me mis gaiement en route pour revenir dans mon pays. Je n'étais plus qu'à quelques lieues de la frontière quand on m'arrêta; je montrai ma feuille de route : Ce n'est plus cela, me dit-on; votre damné d'empereur est revenu, la guerre est déclarée, vous allez retourner en Russie. Je vous demande un peu comme c'est agréable de faire de ces petites promenades-là sans autre voiture que ses jambes. — Pauvre père! — Ah! je n'étais ni content ni heureux, et je devais singulièrement ressembler au Juif er-

rant, qui marchait toujours sans se plaindre. Enfin un jour, on vint de nouveau me dire que l'empereur était reparti et que je pouvais rentrer en France. Il paraît que cette fois c'était pour tout de bon... car me voilà!

» En parcourant cette longue et pénible route, je pensais bien à toi, ma pauvre fille; je me demandais si je te retrouverais et ce que je pourrais faire pour toi. J'ai calculé ce que nous aurions pour vivre; nous ne serons pas bien riches, mais enfin avec l'aide de Dieu j'espère que nous pourrons nous tirer d'affaire. J'ai ma croix, ma pension de retraite qu'on va régler; avec cela on a du pain sur la planche, comme on disait au régiment. Eh bien, nous ferons comme nous pourrons, et j'ai bon espoir, car maintenant que je te revois, j'oublie tous mes chagrins..

— Rassurez-vous, bon père; moi aussi j'ai travaillé pendant votre longue absence, et j'espère pouvoir vous être utile à mon tour; et puis j'ai un autre espoir... »

En ce moment on ouvrit avec fracas les deux battants de la porte du parloir, et on annonça à haute voix : « Son excellence l'ambassadeur d'Espagne!

— Chère nièce, s'écria l'ambassadeur en courant au devant de Carmencita, mes pressentiments se sont réalisés, les renseignements qui me sont parvenus m'ont démontré jusqu'à l'évidence que vous êtes bien la fille de ma malheureuse sœur. Vous pouvez prendre le nom et le rang qui vous appartiennent.

— Merci, mon très-honoré et bien cher oncle, je suis doublement heureuse, car pendant que vous vous occupiez de mon avenir, Dieu, exauçant mes ardentés prières, m'a rendu mon père d'adoption, l'homme généreux qui m'a sauvée, soutenue, et auquel je dois la vie et l'instruction que j'ai reçue dans cette maison. Permettez que je vous le présente. — Qu'il soit le bienvenu, ma chère nièce; nous n'oublierons pas le service important qu'il

nous a rendu, et une pension honorable...

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, monsieur mon oncle; il y a des bienfaits qui ne se payent pas avec de l'argent; ce n'est pas une pension que je veux donner à mon père, je veux l'entourer de tout l'amour, de tout le respect, de tous les soins que je lui dois; je veux faire pour lui ce qu'il a fait pour moi, je veux que mon dévouement soit la récompense du sien. — Je rends justice à la bonté de votre cœur, ma nièce, mais je vous ferai observer que dans le rang élevé où vous êtes appelée, dans le monde brillant où vous devez paraître... — Je serais indigne de ce rang et de ce monde brillant si je payais par de l'ingratitude les soins dont j'ai été l'objet. Quand j'étais faible, mon père m'a soutenue; quand j'étais pauvre, il m'a nourrie,

maintenant que l'âge et les circonstances ont changé les rôles, maintenant que c'est lui qui est faible et pauvre, moi qui suis riche et puissante, je lui jetterais une aumône et je me croirais quitte envers lui! Non, il n'en sera pas ainsi. J'ai lu, et on m'a souvent répété ici cet axiome des temps passés : *Noblesse oblige*; puisque vous m'apportez cette noblesse que j'ignorais, je veux être fidèle à ce qu'elle exige, et si, ce que je ne crois pas, elle me défendait d'élever jusqu'à moi mon bienfaiteur, c'est moi qui descendrais jusqu'à lui plutôt que de le laisser seul.

— Chère nièce, répondit l'ambassadeur, je ne puis qu'applaudir à des sentiments aussi honorables, et vous laissez libre d'agir selon votre volonté.

— Pardon excuse, mademoiselle, reprit le vieux soldat les larmes aux yeux, j'ignorais que vous étiez une grande dame; je ne veux pas être un obstacle à votre bonheur; seulement, puisque vous êtes si bonne, promettez-moi que vous me permettrez de venir vous voir quelquefois, quand il n'y aura personne, que je pourrai parler avec vous de ce temps si heureux pour moi, où a misère et le malheur nous rendaient

égaux, et puis après cela je me retirerai content de vous avoir vue.

A quelques années de là on célébrait dans la chapelle du château des Tuileries, le mariage de Carmencita et d'un des hommes les plus illustres de la cour de France. Là se trouvait réuni tout ce qu'il y avait de plus grand, de plus élevé dans la noblesse de France et de l'étranger. Le luxe étalait sa richesse, son éclat; près de la mariée, dont tout le monde admirait la beauté et la gracieuse parure, se trouvait un vieillard simplement vêtu, c'était le sergent Mathieu; il servait de père à la jeune fille, et la place d'honneur lui était réservée; il avait bien l'air un peu gêné au milieu de cette foule brillante et chamarrée de cordons et d'épaulettes, mais le doux regard de sa fille, son sourire gracieux l'encourageaient, et il reçut gravement et sans trouble les compliments qu'après la cérémonie tous les assistants vinrent lui adresser. Ce facile enivrement des grands et de la fortune ne changea rien aux sentiments de Carmencita, et c'était un ravissant spectacle que celui de cette jeune et belle femme, s'appuyant partout, à la promenade, dans les brillants salons, sur le bras de son protecteur, lui prodiguant partout et devant tout le monde les soins affectueux d'une fille bien tendre.

Quelques sceptiques en riaient, mais la masse intelligente en était émue et touchée, car la reconnaissance, cette douce mémoire du cœur, est un nouveau charme qui donne plus d'éclat à la jeunesse, à la beauté, à la grandeur, à la fortune, à tout ce qui fait plaisir et charmer... C'est le complément de toutes les vertus, de toutes les qualités.

Le nom de Carmencita fut donc béni et par les grands et par les humbles, et sa conduite est restée comme un modèle qu'on ne saurait trop vanter.

A. JADIN.

HISTOIRE DE MADEMOISELLE DE BOURK.

Il n'est aucune de vous, Mesdemoiselles qui n'ait entendu parler des horribles traitements qu'enduraient les malheureux chrétiens capturés par les pirates des États barbaresques. A peine arrivés à Alger, on les conduisait, la chaîne aux pieds, sur le marché des esclaves, appelé *le Batistan*, et là, on les vendait, comme des bêtes de somme, au plus offrant et dernier enchérisseur. Pendant plusieurs siècles, il faut le constater à sa honte, l'Europe toléra la piraterie dans la Méditerranée. La religion seule, disons-le à sa gloire, s'émut de ces brigandages impies, et tandis que les rois oubliaient leurs sujets au fond des bagnes algériens, de pauvres moines et d'humbles prêtres se dévouaient avec la plus courageuse abnégation à l'œuvre sainte du rachat. Tous les ans, les Pères de la Merci parcouraient les pays catholiques, une bourse à la main, quêtant à toutes les portes, et leur collecte faite, ils frêtaient des bâtiments et allaient à Alger, à Tunis et à Maroc racheter les esclaves chrétiens. Il est inutile de dire que la France ne resta pas étrangère à cette croisade de la charité. Nous avons encore des relations de voyages faits pour la rédemption par des religieux français dans les pays barbaresques. Une des plus intéressantes est celles des PP. François Comelin, Philémon de la Motte et Joseph Bernard, de l'ordre de la Sainte-Trinité, dit *Mathurins*, qui vinrent, en 1719, à Alger avec M. Dussault, que la cour de France avait nommé envoyé extraordinaire et plénipotentiaire dans les trois royaumes de Barbarie pour y conclure un traité de paix. C'est à cette rela-

tion que nous empruntons l'histoire très-véridique de mademoiselle de Bourk.

Madame la comtesse de Bourk, fille de M. le marquis de Varenne, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur de Bouchain, etc., etc., allait rejoindre à Madrid son mari, M. le comte de Bourk, qui venait d'être nommé ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne à la cour de Suède. Arrivée à Montpellier, elle ne voulut pas continuer son voyage par terre, pour ne pas traverser les armées de France et d'Espagne, quoique M. le maréchal de Berwick lui eût offert de la faire escorter depuis la frontière jusqu'à Gironne, où il commandait les troupes de S. M. C. Madame de Bourk se rendit donc à Cette, où elle nolisait une tartane génoise prête à mettre à la voile pour Barcelonne.

Elle s'y embarqua avec son fils, âgé de huit ans; sa fille, âgée de dix ans; l'abbé de Bourk, une fille de chambre, une gouvernante, un maître d'hôtel, en tout onze personnes. Elle emportait avec elle ses meubles, son argenterie, un portrait du roi d'Espagne, enrichi de diamants et enchâssé dans une main d'or massif, une magnifique chapelle composée de trois calices et d'ornements très-précieux, ainsi que beaucoup d'autres objets d'une grande valeur.

La tartane mit à la voile le 22 octobre 1719, et le 25 du même mois, à la pointe du jour, comme on était à la hauteur et en vue des côtes de Palamos, un corsaire d'Alger, de quatorze canons, dont le capitaine était un renégat hollandais, parut à deux lieues au large, et détacha sa chaloupe avec vingt Turcs armés qui montèrent, le sabre au

poing, à l'abordage de la tartane, la pillèrent de fond en comble, et après l'avoir mise à la remorque du vaisseau corsaire, se disposèrent à la conduire à Alger.

Trois jours après, il s'éleva une furieuse tempête qui cassa le câble de remorque, en sorte que la tartane, séparée du vaisseau et n'ayant plus de boussole, dût s'abandonner à la merci des vents et de la mer. Elle aborda ainsi sur les côtes barbaresques, dans le golfe de Collo, où elle jeta l'ancre. Quoique la mer fût toujours mauvaise et le vent contraire, le commandant voulut immédiatement remettre à la voile pour gagner Alger; mais à peine était-il à demi-lieu du golfe, qu'un coup de vent le rejeta violemment sur la côte. La tartane se brisa contre une roche et fut aussitôt submergée. Madame de Bourk, qui était en prière dans sa chambre, fut noyée avec son fils et sa femme de chambre. Les autres passagers qui se trouvaient du côté de la proue eurent le temps de s'accrocher à un débris qui avait été jeté sur la roche, et furent ainsi miraculeusement sauvés. Un d'eux, nommé Arture, ayant aperçu mademoiselle de Bourk sur le point de se noyer, se jeta dans la mer, parvint à la retirer des flots, et la porta sur le rocher; après quoi il se mit à nager vers la côte; mais il se noya, sans doute, dans cette périlleuse traversée, car, depuis ce moment, on n'en entendit plus parler.

M. l'abbé de Bourk gagna le premier le rivage en s'aidant d'une planche et de son couteau qu'il enfonçait dans les fentes des rochers. Les naturels de ce pays, qui étaient à cette époque et sont encore aujourd'hui les peuplades les plus féroces des côtes de Barbarie, se précipitèrent sur lui, le dépouillèrent de ses habits et l'accablèrent des traitements les plus indignes. Le maître d'hôtel, qui portait dans ses bras mademoiselle de Bourk, et deux des gens de service parvinrent à gagner les côtes, où ils furent aussi dépouillés de leurs vêtements.

C'est dans ce pitoyable et honteux état qu'on les conduisit jusqu'aux gourbis des premières montagnes, à travers des chemins âpres et raboteux qui mirent leurs pieds en sang. Arrivés à demi morts à cette première halte, ils furent reçus par les huées des femmes, les cris des enfants et les aboiements des chiens. On leur donna à chacun un méchant burnous rempli de vermine et un petit morceau de pain de sarrazin pétri sans levain et cuit sous la cendre. Le maître d'hôtel obtint à grand peine d'allumer un peu de feu pour sécher les habits de mademoiselle de Bourk.

Il y avait dans ce *douar* environ cinquante habitants, tous logés dans cinq ou six cabanes faites de branches d'arbres et de roseaux, où étaient entassés les uns sur les autres les hommes, les femmes, les enfants et les bestiaux. Les hommes commencèrent par délibérer sur les captifs et sur ce qu'il convenait d'en faire. Les uns, par fanatisme religieux, votèrent pour la mort; les autres, dans l'espoir d'une grosse rançon, émisrent une opinion contraire: on se sépara sans rien décider.

Le lendemain, les habitants des *douars* voisins arrivèrent en foule et traitèrent les malheureux naufragés avec la dernière barbarie. Les uns leur montraient un grand feu, leur faisant entendre qu'on les allait brûler tout vifs; d'autres, tirant leur yatagan, faisaient mine de leur couper la tête. Ceux-ci chargeaient leur fusil à balle devant eux et les couchaient en joue.... Il serait trop long de raconter tous les supplices qu'ils eurent à endurer. Mademoiselle de Bourk portait au cou une petite croix d'argent, le seul souvenir qui lui restât, à cette heure, de sa pauvre mère. Un de ces barbares la lui arracha, la jeta par terre et lui enjoignit, en accompagnant cet ordre des plus terribles menaces, de la fouler aux pieds. L'héroïque enfant, pour toute réponse, ramassa sa petite croix et la porta pieusement à ses lèvres. Le Kabyle furieux la saisit par les cheveux et lui ap-

pliqua le tranchant de son sabre sur le cou. Il l'aurait tuée sans l'intervention du chef de la tribu.

Quoi qu'elle eût à peine dix ans, mademoiselle de Bourk supportait cette dure existence avec la plus admirable résignation. « Je ne crains pas, disait-elle, que ces gens-là nous tuent, mais j'appréhende qu'ils ne me fassent changer de religion ; cependant, je souffrirai plutôt la mort que de manquer à ce que j'ai promis à Dieu. »

Quelques jours après, les Kabyles descendirent à la côte ; ils amenaient avec eux le maître d'hôtel et le domestique pour retirer du fond de la mer les caisses, les ballots et les cadavres des naufragés. Ils rangèrent tous ces corps sur le rivage, et, après les avoir dépouillés, ils s'amuserent à les déchirer à coups de pierres. Un d'eux coupa avec des cailloux les doigts de madame de Bourk pour avoir ses bagues, ne voulant pas, disait-il, profaner son couteau en coupant de la chair de chrétien. Le maître d'hôtel se mit à enterrer ces cadavres qui allaient devenir la proie des bêtes fauves ; mais ils l'empêchèrent de remplir ce pieux devoir en lui disant qu'on n'enterrait pas les chiens. Leur pêche terminée, ils se partagèrent le butin, et le maître d'hôtel put emporter quelques livres et un encrier qu'ils avaient dédaignés.

Mademoiselle de Bourk profita de cette écriture et des feuilles de papier blanc qui se trouvaient au commencement et à la fin de ces livres pour écrire une lettre au consul de France à Alger. Cette lettre fut remise à un Kabyle qu'elle avait vu plusieurs fois s'apitoyer sur ses misères ; mais soit que ce Kabyle n'ait pas osé se charger d'une mission aussi périlleuse, soit par toute autre circonstance que nous ignorons, la lettre ne parvint pas à son adresse. Mademoiselle de Bourk en écrivit une seconde, puis une troisième qui eurent le même sort. Il ne restait donc plus à ces malheureux aucun espoir d'être rendus un jour à la liberté.

DIX-HUITIÈME ANNÉE, 4^e SÉRIE. — N^o XII.

Le maître d'hôtel, qui déjà comprenait un peu la langue du pays, apprit un jour, en écoutant à la porte de la tente du scheick, que le lendemain on devait se remettre en route dans la direction du sud. Cette nouvelle jeta la consternation dans le petit camp chrétien. Du *douar* où ils étaient, ils voyaient la mer ; dans leur situation, c'était presque voir la patrie. Ils pouvaient espérer d'ailleurs que, tôt ou tard, un bâtiment chrétien jetterait l'ancre dans le golfe et viendrait les délivrer ; mais une fois engagés dans ces âpres montagnes, et livrés à la merci de peuples qui devaient être plus barbares à mesure qu'on s'enfonçait dans l'intérieur des terres, quelles nouvelles misères leur étaient réservées ! Aussi, le maître d'hôtel et ses compagnons s'abandonnaient au découragement et désespéraient même de la Providence. Mademoiselle de Bourk seule gardait sa calme impassibilité : quelques mois de malheur avaient fait de cette enfant une héroïne. « Vous doutez de Dieu, leur disait-elle, vous blasphémez ! Dieu n'abandonne pas ceux qui croient en lui. Nous touchons au terme de nos épreuves ; » et, au milieu des plus horribles souffrances, comme le Christ du haut de la croix, elle souriait à ses bourreaux !

La Providence montra le même jour, de la manière la plus éclatante, que la pieuse fille avait eu raison d'avoir confiance en elle. La grâce enfantine, la douceur angélique, l'héroïque résignation de mademoiselle de Bourk avaient séduit le fils du scheick de la tribu. Il feignait de la traiter avec indifférence devant les gens du *douar*, pour ne pas éveiller leurs soupçons ; mais quand il était seul avec elle, il l'entourait des soins les plus pressés et les plus délicats. Il lui apportait tous les jours en cachette du lait et des gâteaux, coupait des herbes fraîches afin de rendre sa couche moins dure, et cherchait par tous les moyens à tromper l'odieuse surveillance des Kabyles afin de s'entretenir un instant avec elle. Le maître

d'hôtel traduisait à sa jeune maîtresse les confidences de cette naïve amitié. Un soir, c'était la veille du départ pour la montagne, une petite balancelle vint mouiller dans le golfe ; elle se rendait à Alger. Le jeune Kabyle vint offrir à mademoiselle de Bourk de porter une lettre au consul de France. Vous devinez avec quelle joie, avec quelle reconnaissance cette offre fut acceptée ! Le fils du scheick, muni de la lettre, s'échappa la nuit de son *gourbi*, par un sentier détourné descendit sur la côte, se jeta à la nage et aborda la balancelle où il prit passage pour quelques douros dont il avait eu soin de dégarnir la bourse paternelle.

Le lendemain, avant même qu'on se fût aperçu de la disparition du fils du scheick, les prisonniers prirent, sous bonne escorte, le chemin des montagnes du Sud. Pour ne pas trop allonger cette histoire, nous ne raconterons pas jour par jour la vie qu'ils y menèrent pendant un mois ; qu'il nous suffise de dire que les gens des tribus où ils s'arrêtaient étaient plus cruels encore que leurs premiers maîtres. Quoiqu'ils fussent écrasés par des marches forcées, on les soumit aux plus rudes privations, et, comme on ne leur donnait à manger que des feuilles de navets, ils seraient morts de faim si quelques enfants, touchés de tant de misères, ne leur eussent, à la dérobée, fait passer quelque nourriture. On leur distribuait journellement des coups de bâton, et mademoiselle de Bourk, elle-même, était souvent victime des plus odieuses brutalités. Une fois, le maître d'hôtel ayant enlevé, dans un *gourbi*, un sac de paille pour faire le lit de sa maîtresse, un Kabyle prit une hache, lui fit mettre la tête sur un billot et la lui aurait coupée, si un autre Kabyle, plus compatissant, n'eût arrêté son bras : aussi les pauvres prisonniers étaient-ils retombés dans un morne découragement. Mademoiselle de Bourk, au contraire, continuait à leur donner l'exemple du courage et de la rési-

gnation, et tous les soirs, après avoir adressé à Dieu une fervente prière, elle disait en souriant à ses compagnons de captivité : « Priez, et vous serez consolés ; » et tous les cinq, agenouillés à terre, ils priaient du fond du cœur le Dieu puissant dont l'œil veille sur les innocents et les opprimés.

Cependant, le fils du scheick, arrivé à Alger avec la balancelle, s'empressa de porter la lettre de mademoiselle de Bourk à M. Dussault, notre ambassadeur, qui en fut vivement touché. Il appareilla aussitôt une tartane française qui était dans le port, fit acheter des habits et des provisions, écrivit à mademoiselle de Bourk et obtint du dey une lettre de recommandation pour un marabout de Bougie qui exerçait sur tout le pays une grande influence. Le même soir, la tartane mit à la voile. Le truchement de sa nation, envoyé par M. Dussault à Bougie, présenta au marabout la lettre du dey et celle de notre ambassadeur. Quoi qu'il fût malade, le saint homme se leva aussitôt, monta à cheval avec le marabout de Giggelly, et la petite caravane prit aussitôt la route des montagnes où étaient les prisonniers, et qui se trouvent à cinq ou six journées de Bougie. Après bien des recherches infructueuses, on finit par les découvrir. Tous les Kabyles vinrent au devant des deux marabouts pour leur baiser la main et le burnous, et on s'occupa immédiatement de traiter les conditions du rachat. Le marabout de Bougie leur fit observer que la France étant en paix avec tout le royaume d'Alger, ils ne devaient pas retenir, contre la foi des traités, des sujets français ; mais les Kabyles ne paraissaient ni goûter ni comprendre cette raison. Le marabout fit alors un appel à leur bon cœur, et leur parla en termes touchants des misères qu'avaient supportées les prisonniers : mais il avait affaire à un auditoire très-peu sensible. Enfin, poussé à bout, le scheick déclara qu'il était prêt à rendre les quatre domestiques,

mais qu'il voulait garder mademoiselle de Bourk pour la faire musulmane et la marier à son fils. « Plutôt la mort ! » s'écria avec une sainte indignation la vierge chrétienne. Le marabout fit encore des efforts inouïs d'éloquence, mais voyant que ses plus beaux arguments restaient sans effet, il glissa quelques sultains d'or dans la main du scheick, ce qui parut l'impressionner beaucoup plus que sa rhétorique, car il s'empressa de renoncer à ses projets matrimoniaux ; cette difficulté levée, on convint du rachat de tous les prisonniers pour 900 piastres, et, après avoir laissé en otage un Turc et quelques bijoux de leurs femmes, les marabouts et leur suite reprirent le chemin de Bougie, où mademoiselle de Bourk s'embarqua quelques jours après pour Alger.

Aussitôt que la tartane qui la ramenait fut signalée, on envoya une chaloupe à mademoiselle de Bourk pour la mettre à terre. Le consul français et les principaux de la nation allèrent à sa rencontre et l'accompagnèrent à l'hôtel consulaire, qui était rempli de chrétiens, de Turcs et même de juifs attirés par le désir de voir de près cette courageuse fille. L'ambassadeur, M. Dussault, reçut mademoiselle de Bourk à l'entrée de la cour et la conduisit à sa chapelle, où elle entendit la messe qui fut suivit d'un *Te Deum* en action de grâces de cet heureux affranchissement.

Les 900 piastres furent exactement en-

voyées aux Kabyles de Collo par les pères de la rédemption.

Nous devons ajouter, pour compléter ce récit, que le fils du scheick, qui avait porté la lettre de mademoiselle de Bourk à M. Dussault, fut présenté par ce dernier au dey d'Alger, qui le garda dans son palais de la Djeninah, le fit élever avec soin et lui confia plus tard un poste important dans la milice.

Après avoir lu, peut-être avec quelque intérêt, les aventures de notre héroïne, nos jeunes lectrices désireront peut-être aussi savoir ce qu'elle devint. Mademoiselle de Bourk rentra en Europe avec M. Dussault et alla rejoindre son père, qui était, comme nous l'avons dit, ambassadeur d'Espagne à la cour de Suède ; après avoir reçu une brillante éducation, elle fit, quelques années plus tard, un opulent mariage et s'établit avec son mari dans une province d'Espagne dont elle devint la providence. Aussi bonne épouse et bonne mère qu'elle avait été fille dévouée et courageuse, elle se consacra tout entière au bonheur des autres, et lorsqu'après une vie à laquelle n'avait manqué aucune épreuve, elle s'endormit dans le sein de Dieu, les pauvres écrivirent son épitaphe avec des larmes et dirent d'elle ce qu'on avait dit autrefois du Christ : *Transiit benefaciendo* ; elle a passé en faisant le bien !

DÉSIRÉ LÉGLISE.

LA POULE ET L'ALOUETTE.

FABLE.

Dans un vallon chargé d'épis,
Sous l'abri protecteur de la moisson flottante,
Une alouette prévoyante
Avait déposé ses petits.
Une poule, en ce lieu paissant à l'aventure,

La rencontre au moment où, volant à leurs cris,

Le bec chargé de nourriture,

Elle regagnait son logis.

« Heureuse mère, lui dit-elle,

» Tu les réchauffes de ton aile;

» Tu jouis en repos des fils qui te sont chers;

» Tu les nourris sans trouble; et ta jeune famille,

» Avant que la moisson tombe sous la faucille,

» Aura pris l'essor dans les airs.

» Et moi, je cherche en vain où cacher ma couvée;

» A peine ai-je pondu qu'elle m'est enlevée;

» Et l'avare fermier me prive chaque jour

» Des tristes fruits de mon amour.

» — Je ressens ta douleur amère,

Lui répond la fille des champs;

» Mais ne t'en prends qu'à toi, ma chère.

» A peine as-tu connu le bonheur d'être mère,

» Que tu fais retentir les échos de tes chants;

» Ton orgueil te décèle au fermier qui t'épie.

» Ne cherchons point à faire envie,

» Cachons notre bonheur pour en jouir longtemps.

» On le risque toujours quand on s'en glorifie. »

VIENNET, de l'Académie.

CHRONIQUE MUSICALE.

Une ville qui peut être regardée comme le suprême but et le juge souverain des artistes, c'est Paris. C'est là seulement qu'une réputation est consacrée, là qu'un talent inconnu est mis au grand jour, et peut ensuite, grâce à ce nom de Paris comme passe-port, faire avec un succès certain son tour d'Europe. Les célébrités les mieux établies, en Italie, en Allemagne, se sont toutes soumises à cette épreuve décisive. Il ne faut pas reprocher à la grande ville cette suprématie en fait d'art, car s'il ne se trouve pas au monde un arbitre plus éclairé, il n'en existe pas de plus bienveillant ni de plus équitable. Paris accueille avec enthousiasme tout ce qui est beau de

quelque beauté que ce soit, et sait allier la politesse à la froideur que lui inspirent les médiocrités, au rebours de certaines villes qui se piquent d'un goût raffiné parce qu'elles ont sifflé de parti pris des artistes tels que Talma, Duprez, Alboni ou Mario.

Une des raisons de cette supériorité de Paris, c'est que les musiciens y sont jugés par des musiciens, les peintres par des peintres, les poètes par des poètes, et que cette confraternité dans l'art, adoucit et rend supportables les jugements les plus sévères, ce qui ne peut être avec un public prévenu et souvent mal disposé.

C'est en automne que s'ouvrent les as-

sises de l'harmonie. Directeurs de théâtres, chanteurs, compositeurs, réservent pour un public frais et disposé aux distractions par le séjour de la campagne, tout ce qu'ils ont découvert, tout ce qu'ils ont appris, tout ce qu'ils ont créé. C'est une émulation incroyable, un mouvement étourdissant.

L'Opéra, à qui l'Espagne enlève pour quelques mois ses premiers artistes, à rapplé madame Viardot et repris les *Huguenots* pour faire attendre patiemment d'importantes nouveautés qui ne tarderont guère. M. Lumley, le directeur des Italiens, cherche, à force de zèle et de splendeur, à rappeler la gloire de ce théâtre. Madame Sontag, Lablache, Calzolari ont répondu à son appel, et ranimé cette charmante salle encore émue du triomphe de leurs prédécesseurs.

L'Opéra-Comique n'a qu'à conserver son nouveau répertoire : le *Songe d'une nuit d'été*, *Giralda*, la *Fée aux roses*, le *Caid*, et ses artistes aimées, mesdames Ugalde, Lefebvre et Miolan, pour maintenir sa vogue incessante ; mais l'heureux directeur ne se repose pas, il veut augmenter encore le nombre de ces ouvrages charmants.

Les sociétés de concerts se reconstituent partout, et rivalisent de talents et d'attraits.

Hector Berlioz, à la tête de la grande Société Philharmonique de Paris, a déjà donné deux concerts applaudis par de nombreux et fidèles auditeurs. La célèbre Frezzolini chantait dans le premier ; dans le second, la non moins célèbre madame Ugalde. La nouvelle œuvre de Berlioz, hardie et neuve comme ses aînées, a été accueillie par de vifs applaudissements.

La Société Sainte-Cécile, habilement dirigée par M. Seghers, et la Société de l'Union musicale, ont aussi convié leurs abonnés à des solennités d'un charme et d'une séduction irrésistibles.

Il faut contenter cette avidité de musi-

que qui se déclare, chaque année, à cette époque : c'est l'affaire des compositeurs. C'est aussi le moment qu'ils choisissent pour mettre au jour leurs nouvelles productions. Peu manquent à l'appel ; mais deux des meilleurs, les plus jeunes, frères en talent, sont retenus encore par leurs triomphes, Gottschalk en Suisse, Fumagalli en Italie.

F. Godefroid n'est pas seulement le premier des harpistes, il est aussi excellent compositeur ; ses mélodies sont pleines de grâce, et ses morceaux pour piano sont si attrayants qu'il faut à tout prix en vaincre les difficultés.

Le *Songe d'une nuit d'été*, d'Alph. Thomas, a inspiré plusieurs fantaisies pour piano, parmi lesquelles celle de F. Brisson sur le chœur des gardes-chasses, obtient un succès mérité, ainsi que celle de Micheux sur le *Caid*, du même auteur.

Les albums ne sont pas encore mis en vente, mais nous avons pu avoir des renseignements sur les plus importants.

Celui d'Étienne Arnaud, sur des paroles de M^{me} Ségalas, de Bressier, de Plouvier, etc., renferme d'heureuses inspirations qui auront du succès chez les âmes douces et tendres de nos jeunes abonnés.

Paul Henrion fait aussi paraître un album qui, comme ceux des années précédentes, est appelé à une réussite légitime. Ses qualités sont toujours les mêmes, mais elles sont si aimables qu'elles paraissent nouvelles toujours.

Un album de chant de divers auteurs, appelé la *Harpe éolienne*, renferme plusieurs romances recommandables : la *Boule de Neige*, simple morale, de F. Luçon ; la *Mère au Berceau*, de Carcassi ; la *Sainte Rosée*, d'Ad. Boïeldieu, et un duo comique d'Alary, les *Charmes du Mariage*.

L'album de François Bonoldi paraît le 1^{er} décembre. Nous croyons pouvoir prédire un succès brillant et durable à ces nouvelles productions, et les recommander vivement et en toute conscience à nos

jeunes lectrices. M. Bonoldi a puisé ses inspirations aux mêmes sources que l'an dernier, et c'était justice après une si bonne réussite. Il a emprunté à Béranger deux poésies délicieuses : les *Adieux de Marie Stuart à la France et l'Exilé*; à Désaugiers une chanson aussi gaie que spirituelle, *Monsieur Mathieu*; à Ed. Pluvier, *l'Homme propose et Dieu dispose*, charmante leçon de morale; et les autres romances, *Petit André*, la *Légende de l'Avenir* et *Je veux être un Ange*, à des poètes accoutumés à exprimer des idées pleines d'innocence et de sensibilité. Nul cadeau ne peut mieux convenir à des dames, et la facilité des mélodies les met à la portée de toutes, quoique leur fini permette aux plus habiles de déployer tout leur talent.

Saint-Léon, l'artiste aux mille talents, a composé sur le ballet de *Stella* deux jolis quadrilles et une redowa. Le même ballet

a fourni à Burgmuller le motif d'une polka-mazurka facile et dansante.

Nous terminons par une recommandation qui s'adresse à celles de nos lectrices dont les frères cultivent le violon. Voici comment des artistes de Bordeaux s'expriment sur le compte de N. Bianchi, luthier italien, rue Vivienne, n° 7, à Paris.

« Nous avons été en relation avec les luthiers renommés de l'époque, et nous déclarons n'avoir jamais trouvé la suavité et la vigueur de sons réunies à un aussi haut degré que dans les instruments retouchés par Bianchi. Anciens ou modernes, supérieurs ou ordinaires, il n'en est pas qui ne puissent être améliorés par lui. Il en est qui ont pris entre ses mains une valeur double et triple. Nul ne s'entend mieux à combattre la fatigue naturelle du temps et de l'usage, et à porter remède aux détériorations résultant de réparations précédentes. »

JULES LOUVET.

Economie Domestique.

POMMES DE TERRE EN RAGOUT.

Mettez 61 grammes 25 centigrammes (2 onces) de beurre dans une casserole de cuivre avec une cuillerée de farine, laissez-la roussir, mouillez-la avec deux verres de bouillon dégraissé, ajoutez-y un bouquet composé de persil, de thym et d'une demi-feuille de laurier; du poivre, peu de sel; 12 décagrammes 5 grammes (4 onces)

de poitrine de porc coupée en 16 morceaux. Après une heure de cuisson à petit feu, prenez une vingtaine de pommes de terre rouges, longues, coupez-les en morceaux gros comme des noix, mettez-les dans votre ragoût; dès qu'elles sont cuites, avant qu'elles ne se soient écrasées, dégraissez la sauce, et servez avec le lard.

POMMES DE TERRE EN SALADE.

Prenez des pommes de terre rouges, longues, lavez-les, faites-les cuire dans un pot avec un peu d'eau et de sel; pour les empêcher de se fendre, versez dessus un peu d'eau froide à mesure qu'elles bouillent; quand elles sont cuites, rejetez l'eau, rapprochez le pot du feu pour faire sécher les pommes de terre en prenant soin

qu'elles ne brûlent pas. Retirez-les, coupez-les en rouelles dans un saladier, arrangez dessus, avec goût : six filets d'anchois; du cerfeuil et de la ciboule hachés; un œuf dur haché, le blanc et le jaune à part; assaisonnez de sel, poivre, trois cuillerées d'huile, une de vinaigre et servez sans laisser refroidir.

BEIGNETS DE POMMES DE TERRE.

Prenez huit grosses pommes de terre aunes, cuites sous la cendre, pelez-les, mettez-les dans une terrine avec une cuillerée d'eau-de-vie, gros comme un œuf de beurre, une cuillerée de crème, une cuillerée à café de sel blanc, pilez le tout avec un pilon de bois durant une heure en ajoutant de temps en temps un œuf en-

tier jusqu'à ce que la pâte devienne assez épaisse pour être roulée en boulettes, que vous faites grosses comme des noix; vous les saupoudrez de farine, vous les faites frire dans du saindoux; quand elle sont de belle couleur, vous les saupoudrez de sucre et les servez brûlantes.

CORRESPONDANCE.

Enfin, ma chère amie, Paris a repris ses occupations d'hiver, sa physionomie d'hiver. Au retour de la campagne les mères se hâtent de conduire leurs filles dans les différents cours; pauvres mères! sont-elles occupées de nous!... Les unes se rendent chez M^{mes} Clair, rue Saint-Honoré, 345, qui emploient *la méthode polonaise* si admirable pour classer et fixer dans la mémoire les faits, les lieux et les dates. Les autres se rendent chez M^{me} Morin, rue Favart, n^o 6, où des professeurs habiles sont réunis pour enseigner tout ce qu'il nous est utile de savoir, depuis l'écriture jusqu'à la littérature et aux sciences naturelles; depuis les langues étrangères, les beaux-arts, la danse, le maintien, jusqu'aux travaux de l'aiguille: les fleurs, les tricots, les tapisseries. Tous ces cours peuvent se suivre séparément. Il y a même un cours de lecture à haute voix, car c'est un art que peu de nous possèdent; il est cependant bien important pour une femme, quand elle a une mère, un père, un mari malades, de pouvoir leur lire agréablement un journal, un drame, une pièce de vers, de pouvoir prononcer sans hésitation tous ces mots allemands, anglais, italiens, espagnols, qui se rencontrent dans nos lec-

tures, car nous ne pouvons connaître toutes les langues, et il doit y avoir d'ailleurs, pour des Françaises, un juste milieu à tenir entre la prononciation exacte et celle qui ne l'est pas, afin d'être comprises en même temps par les étrangers et par nos compatriotes... Pour cela, c'est une étude à laquelle notre bon goût doit beaucoup aider. Quant à toi, ma chère, dont l'éloignement te prive de ces leçons, étudie-toi à lire haut lorsque tu es seule dans ta chambre, prends ta voix dans ta poitrine et non pas dans ta tête, tâche d'être simple, naturelle, c'est plus difficile que tu ne penses... Écoute-toi parler, afin de te juger toi-même; quand tu lis un vers, une phrase, vois d'un clin d'œil quelle est la ponctuation qui les termine, afin de modifier, s'il le faut, ton accent de manière à le laisser tomber sur un point, ou à le relever sur une exclamation... Si tu me demandes quels livres tu dois choisir, je te répondrai que j'ai appris à lire dans les fables de La Fontaine, dans les tragédies de Racine, dans la Henriade de Voltaire, dans les comédies de Molière et de M. Scribe.

Mais j'en reviens à nos petites mères tenant leur fille sous le bras. On les rencon-

tre par tous les temps, de midi à quatre heures. Leur costume est bien simple : une capote de velours bleu-Joinville, noir ou fauve, garnie en dessous de blonde blanche et de ruban, un demi-voile formé d'une dentelle noire cousue à la passe du chapeau dissimule entièrement leurs traits. Une robe de mérinos bleu-Joinville, noire ou grosvvert. Un mantelet en casimir noir, orné de soutache, ou un manteau-paletot en satin de laine noire, si brillant et si souple qu'on dirait du satin de soie, orné devant de brandebourgs formés d'un galon large de 3 centimètres, qui, placés du bas sur une largeur de 20 centimètres, diminuent progressivement jusqu'aux derniers brandebourgs placés de chaque côté du col. Et, à propos de col, je te conseille d'en mettre un au manteau-paletot de la planche XI. Ce col, haut de 3 centimètres, doit être arrondi de chaque côté. Les jeunes filles portent des manteaux pareils, pour la forme, à ceux de leur mère, mais en mérinos; ou des katzawecks comme ceux dont nous avons donné les patrons. Elles ont un chapeau de feutre noir ou fauve, orné de galons de soie; et un pantalon, dans le cas où elles n'ont pas encore fait leur première communion.

Mais, on sonne!... mon cœur bondit et s'arrête... serait-ce Florence?... C'est elle! « Bonjour, chère, dit notre amie en me tendant la main avant que j'aie pu me lever pour la recevoir, tu écris ta lettre accoutumée; où en es-tu? — A la description des toilettes qui servent à courir les rues. — C'est bien! ajouta-t-elle après avoir lu, tu devrais ajouter la toilette que portent chez elles les mères à qui leur fortune permet de recevoir des professeurs de talent, tels que M. Henri Prat, rue de Seine, 63. Ces mères, pour assister aux leçons, ont une robe de chambre de cachemire gros-bleu, doublée de soie orange; les devants, le col, le bas des manches pagodes sont garnis d'un ruban de satin orange plissé à deux têtes; elles ont un riche jupon blanc,

orné de volants brodés, ou de haute broderie; des pantoufles de maroquin couleur hanne-ton, ouatées et doublées de soie orange, dont le bord est garni d'un ruban de satin orange large de 3 centimètres, cousu à plat derrière le talon, et plissé, à plis ronds, sans tête, autour du reste de la pantoufle. Sur le cou-de-pied une grosse rosette est formée de ce même ruban. Au lieu de ce ruban, on met quelquefois une dentelle de laine noire, plissée de même. Elles ont pour coiffure deux touffes de ruban de satin orange, d'où s'échappent de longs bouts inégaux de ruban de velours noir, un rond de tulle brodé est posé sur ces deux touffes. La chemisette de dessous, les manches de dessous et la broderie du jupon rappellent les mêmes dessins. Des bracelets de velours noir couvrent ses poignets, elle a des gants. La jeune personne qui prend sa leçon a une robe de gros d'Afrique, marron-clair, montante; des manches justes, un peu courtes du bas pour laisser dépasser un petit bouillonné de tulle; son col est un bouillonné semblable; elle porte un tablier d'étoffe pareille à sa robe; elle a des gants; et des bottines noires. Ses cheveux sont relevés en bandeaux ondulés. — Je t'arrête... Comment ondules-tu tes bandeaux? — Je sépare mes cheveux devant, à droite et à gauche, sur un espace large de trois doigts, je les laisse tomber sur mes joues; je noue un ruban de fil noir autour de ma tête; je prends un mètre du même ruban, je le place à cheval sur celui qui passe au-dessus de mon front; ce ruban, j'en laisse tomber les deux bouts sur mes joues, à côté de mes cheveux, puis je sépare ceux de droite en deux mèches, je prends un des bouts du ruban, et des cheveux et du ruban, je forme une tresse sur une longueur d'à peu près vingt centimètres, à partir de la racine de mes cheveux; je sépare de même mes cheveux de gauche, je fais de même une tresse, alors je tire chaque bout de ruban l'un après l'autre, ce qui fronce chaque tresse de manière qu'elle

n'est plus longue que de dix centimètres, et j'arrête ce ruban par un nœud autour de la tresse. — Et puis?... — Et puis je relève en bandeaux ces deux tresses, je noue les rubans derrière ma tête; je me coiffe de nuit comme tout le monde et je m'endors. — Est-on bien laide ainsi? — Mon Dieu, non... cela donne un petit air de momie d'Égypte... voilà tout. — C'est original. — Le lendemain matin je détresse mes cheveux, et tu vois... — Je vois que ces cheveux ainsi ondulés donnent de la gaieté, du piquant à la physionomie et que l'on peut porter ces bandeaux plats ou gonflés... Où en étions nous donc avant cette digression? — Je n'en sais plus rien. Si nous nous occupions de notre planche? — Je le veux bien; tu me rendras un grand service: en partageant ses plaisirs avec une amie, on les double; en partageant ses travaux... — On les diminue... — C'est cela!..... Voici donc notre planche XII.

Le n° 1 est un dessin de col qui se brode sur gros tulle, en points de feston, même les œillets. C'est un genre tout nouveau.

Le n° 2 est un encadrement de mouchoir qui se festonne et se brode en points de chaînette, avec du coton rouge.

Le n° 3, *Clary*, se brode de même.

Le n° 4 est un autre encadrement de mouchoir. Il se brode au plumetis; la bande ondulée qui l'entoure se fait en points de feston; on la garnit d'une dentelle froncée légèrement au milieu de chacune des dents, à la place où elles creusent pour rentrer dans le mouchoir.

Le n° 5, *Victoria*, se brode au plumetis.

Le n° 6 et le n° 7 ce sont deux dessins qui s'exécutent en filet carré et se brodent en reprises, on peut aussi les faire au crochet. Tu les ajouteras à tous ceux que je t'ai envoyés; puis, quand tu croiras en avoir assez, tu en feras une couverture de lit, une nappe d'autel.

Le n° 8 est une pantoufle en tapisserie. Il faudra choisir un plus petit canevas. Ce

dessin peut convenir pour cabas, pour chaise, pour tabouret.

Le n° 9, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans...

— Ce dessin... c'est connu. Jeanne, tu dis toujours la même chose... — Voilà un reproche mérité; mais sais-tu que c'est difficile de faire du style en expliquant nos travaux, et quand je répète les mêmes mots, c'est exprès pour faire comprendre les mêmes choses. — En faveur du motif, je te pardonne.... Continue... J'écris.

— Le n° 10 est un chat. Ce chat-ci est blanc et marron foncé; comme il doit servir de pendant à ton chien, je lui ai fait cacher ses griffes. Mais j'ai des excuses à te faire, car tu disais: c'est un chat lent, il ne vient pas!...

— *Un chassiss, un chaland...* est-ce que tu crois, Jeanne, que je te prête ma plume pour écrire des calembours... tu abuses de mon amitié... comme tu as abusé de la patience de ton abonée... c'est mal!

— Bien!... gronde-moi!... tu as raison. Quel mauvais genre d'esprit que de faire des calembours!... pour une femme, surtout! Aussi, je ne me le permets que parce que je ne suis encore qu'une jeune fille, et puis... parce que je suis avec toi... c'est-à-dire, avec moi... *Quand je suis avec mon ami e, je ne suis pas seul e, et nous ne sommes pas deux*, a dit.... — Oui, oui!... fais la câline... Mais continue de me dicter.

— Le n° 11... Si je ris ne te fâche pas!... Le n° 11, ce sont les signes qui représentent.... les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 12, est un bracelet en tricot-corail. Pour les aiguilles, pour la soutache, je te renvoie page 142, n° 8, de la planche XI. Tu montes trois mailles, tu ne tricotes pas la première, tu tricotes la seconde et la troisième; ton aiguille finie, tu recommences et ainsi de suite; lorsque tu as obtenu 6 centimètres de long, tu rabats tes mailles l'une par-dessus l'autre,

et, avec une aiguillée de soie ponceau, tu joins les deux bouts de ce tricot, en réunissant, par un surjet, la soutache qui commence à la soutache qui finit, de manière à former un cercle. Tu en tricotes ainsi dix que tu as soin de ne fermer qu'après les avoir entrés dans le cercle précédent. Tu passes ton poignet au milieu de ces cercles qui se resserrent; ce bracelet doit jouer sur le bras.

Le n° 13 est un autre genre de bracelet. Il faut cinq aiguilles. Tu montes 4 mailles, une sur chacune des quatre aiguilles (ce tricot se fait toujours à l'envers); avec la cinquième, tu tricotes ces quatre mailles comme si tu tricotais un bas; au 2^{me} tour tu lèves deux mailles; au 3^e encore deux, cela t'en fait 8 : deux sur chaque aiguille; lorsque tu as de long douze ou treize centimètres, tu dimines deux mailles, puis, le tour d'après, encore deux mailles, et les quatre qui te restent, tu les rabats l'une sur l'autre; puis tu mets de la gomme dans chaque sabot d'un fermoir, et tu y introduis chaque bout de ce tricot en l'y enfonçant avec la pointe de tes ciseaux.

Le n° 14 est une épingle pour arrêter de chaque côté les marmottes ou les bonnets habillés. Il faut acheter une épingle de cuivre doré, tricoter à peu près 15 centimètres comme pour le bracelet n° 12, les tourner autour de cette épingle, et les y arrêter par un point fait avec de la soie ponceau.

Le n° 15 est une sous-manche composée d'entre-deux et de garniture en broderie anglaise. Cette sous-manche est moins froide sous des manches pagodes.

Le n° 16 est le fond d'un chapeau. Cette espèce de fer à cheval qui se voit au milieu indique que là se coud un ornement : une tresse, un galon.

Le n° 17 est la passe.

Pour le bavolet je te renvoie à la planche IV n° 8.

Si tu veux faire une capote tu peux la

tailler en droit fil, y former quatre coulisses assez grosses, et la monter sur une forme de sparterie faite sur ce modèle.

Le n° 18 est la moitié du dos et la pièce de côté d'un corsage de petite fille âgée de trois ans, jusqu'à cinq.

Le n° 19 est la moitié du devant. Cette robe se lace ou s'agrafe derrière.

Le n° 20 est la moitié d'une Berthe qui se coud à ce corsage, et se ferme derrière.

Le n° 21 est la manche. Cette robe se taille en mérinos, la Berthe se garnit d'une dentelle de laine, cousue à plat, de la couleur de la robe. Le corsage se monte sur une ceinture. Les manches sur un poignet.

— C'est fini?... — Non, ma chère Florence; un peu de patience encore. Je n'ai plus qu'à continuer la planche de la grande édition, tout en priant nos amies abonnées à la petite édition de me lire, car j'espère qu'elles trouveront quelque chose dont elles pourront profiter.

Le n° 22 est une manche pagode qui se festonne et se brode au plumetis, le semé de ce riche dessin peut être brodé sur un gilet d'homme.

Le n° 23 est une feuille qui se brode en points de feston, au coin d'un mouchoir. Le nom *Pauline* placé dans cette feuille se brode au passé. Tu vois qu'avec ces lettres, tu peux facilement écrire tous les noms, et remplacer celui-ci par un autre.

— Ce coin de mouchoir est fort gracieux, fort original, on pourrait le broder en coton de couleur.

— Je suis de ton avis. Le n° 24 a réuni trois boutonnieres pour chemises d'homme et pour nos chemises de nuit.

Le n° 25 est un riche entre-deux de broderie anglaise pour mettre au-dessus de l'ourlet d'une robe d'enfant.

Le n° 26 est un rang de palmes en broderie anglaise, qui se brode au-dessus de l'ourlet d'une robe de petite fille; on peut même s'en servir pour brandebourgs.

Le revers de la planche contient : 1° Un corsage, *Marie Leczinska*, dans toute sa grandeur.

2° Un revers que l'on peut ajouter à ce corsage.

3° Une calèche. La passe doit être piquée à carreaux, comme ce fond ; mais il n'y a que le dessus de la calèche qui se pique ainsi.

4° Un chapeau et son bavolet d'une forme toute nouvelle. Ce chapeau est déjà en petit sous les nos 16 et 17.

— Cette fois, c'est fini ! voyons la gravure de modes de la grande édition.

— Ce sont deux jeunes dames. L'une, qui est au piano, a une redingote de gros-de-Naples vert, ornée devant de ruban de velours et de nœuds d'étoffe dont les bouts sont terminés par un gland de soie. Les manches, ouvertes en dessous, sont garnies d'une frange de soie. La dame qui chante a une robe dont les volants sont garnis d'une passementerie. Elle porte un katzaweck de dentelle noire, son petit bonnet est formé d'un rond de tulle entouré d'une dentelle, ses cheveux sont ondulés.... mais dis-moi comment elle peut, en même temps, les avoir aussi gonflés... le sais-tu ? — Je m'en doute ; cependant il est inutile que tout le monde le sache : on prend un peu de crin bien propre, bien ferme, et on le met sous ses bandeaux. De cette manière on évite de crêper ses cheveux ce qui les casse lorsqu'on les démêle. — Voilà une bonne leçon de coiffure, merci, Florence.

— En retour, Jeanne, tu vas m'expliquer ton rébus. Qu'est-ce que cela veut dire : Tell, le père, refusant de saluer le bonnet de Gesler, et Tell, le fils, attendant la flèche qui va percer la pomme. — Répète-moi cela — Tell le père, Tell le fils... — Eh bien ! — Ah !... j'y suis !... *Tel père, tel fils !* Ce rébus est bien trouvé... voilà comme je les aime ! — Oui ?... eh bien, je t'en réserve pour 1851 qui exerceront ton intelligence... Qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue ? — Je suis allée au bal. — Ah !

mademoiselle !... vous ne me le disiez pas ! — J'avais une robe de tulle blanc, à deux jupes, celle de dessus plus courte de 10 centimètres, relevée de chaque côté par un nœud de ruban de satin blanc — un corsage à pointe, décolleté, des manches courtes, relevées par un nœud pareil — une Berthedouble, relevée devant, par un nœud de ruban — dans les cheveux une guirlande formée de petites fleurs et de clochettes de différentes couleurs, retombant de chaque côté jusque sur ma poitrine. J'avais à la main un éventail et un mouchoir. — Tu étais bien. As-tu eu du succès ? — J'ai beaucoup dansé. — C'est répondre. Tes danseurs t'ont parlé ? — L'un d'eux m'a dit : — Le bal est très-animé, mademoiselle. — Oui, monsieur, lui répondis-je d'un air poli. — Mademoiselle va beaucoup au bal ? — Rarement, monsieur. — Il est des plaisirs plus doux, plus aimables : la lecture, la musique... mademoiselle est musicienne ? — Oui, monsieur. — Ah ! Florence, tu m'impatientes avec tes *oui, monsieur*. — Mon Dieu, ma chère, nous ne nous connaissons pas ; de quel droit ce monsieur venait-il s'immiscer dans mes goûts, dans mon intimité... et j'ai bien fait de ne pas lui répondre autrement car, en me reconduisant à ma place, imagine-toi qu'il m'a serré la main. — L'impertinent !... j'en rougis de colère. As-tu été mieux partagée ? — Oui, le quadrille suivant allait commencer, un jeune homme qui me regardait parla à la maîtresse de la maison, cette dame fit quelques pas vers moi. « M. Ernest Mirecourt, fils d'un de mes amis, » me dit-elle en me le présentant. Je m'étais levée à l'approche de cette dame, je lui fis une révérence dont les trois premiers quarts étaient adressés à elle, le dernier quart à son présent, puis elle continua sa promenade, et je venais de me rasseoir sur ma banquette lorsque ce jeune homme me dit : « Mademoiselle n'est point engagée pour cette contredanse ? — Non, monsieur.

— Si mademoiselle voulait me faire l'honneur... » J'acceptai par une légère inclination de corps, il m'offrit sa main, et nous allâmes prendre place au quadrille. — Jusqu'ici c'est bien; j'ai toujours remarqué que le silence, un silence avec un air gracieux, faisait mieux que des paroles... Après?... — Ce monsieur ne m'a parlé que du bal, des danseuses, des maîtres de la maison, glissant quelques mots sur lui, sur sa famille... Il m'a ramenée à ma place, nous nous sommes salués, et il s'est perdu dans le bal. — Voilà tout? — Non. Quelques moments après, il est venu me présenter pour danser un de ses parents, officier de l'armée d'Afrique. C'était un jeune homme à l'air franc, aimable; nous avons échangé quelques mots sur nos braves soldats. — Et M. Ernest? — Il causait avec mon père, et quand mon danseur m'a ramenée à ma place, M. Ernest m'a engagée pour une polka-mazourka... Nous nous connaissions. Aussi, après cette polka, j'ai ajouté à ma révérence un « Merci, monsieur. » — Je comprends parfaitement les différentes nuances de politesse que tu as mises dans ta conduite envers tes danseurs... j'en ferai mon profit. — Jeanne, il faut que je te quitte. — Déjà!... comme le temps passe!... Tu sais que le journal doit paraître maintenant le 1^{er} de chaque mois; voici son dernier numéro de 1850... Nous ne nous quitterons pas, nous... mais si nos amies allaient nous quitter!... — Pourquoi? — Pour changer... — D'abord, ma chère Jeanne, il n'y a que le *Journal des Demoiselles* (petite édition) qui soit à 6 francs, et sa grande édition, qui est à 10 francs, est le journal qui donne le plus de musique : 3 quadrilles et 21 morceaux

variés : polkas, valse, romances, etc. Il est le seul qui donne 4 gravures sur acier. Ses douze gravures de modes sont charmantes. Ses 4 planches de tapisseries colorées ont toutes une utilité reconnue. Ses 24 planches contiennent chacune de 25 à 40 dessins de : broderies, tapisserie, filet, crochet, tricots, lingerie, couture, travaux de fantaisie, etc. Les patrons, de grandeur naturelle, sont les seuls qui soient exacts, clairement exposés, expliqués. Il est le seul dont chaque planche soit un tableau correct sur lequel se promène et se repose la vue; les planches des autres journaux donnent le vertige, c'est un désordre, un chaos!... le cœur en tourne... Il est encore le seul dont la littérature soit intéressante... tu le sais bien d'après les lettres que tu reçois... « Mon grand-père vous lit avec plaisir. » « Mon mari vous remercie des conseils que vous donnez à sa femme, sous la forme de si gracieuses nouvelles. » « C'est un bonheur pour une mère de pouvoir donner à sa fille un journal qui lui forme et l'esprit et le cœur. » Que crains-tu?... — Tu as raison, tout cela me rassure, et je vais terminer ma lettre en disant à l'amie dans laquelle se personnifient toutes nos abonnées...

A bientôt!... car ton journal, bien que daté du 1^{er} janvier, paraîtra le 25 décembre, tu pourras le recevoir comme étrennes, et il contiendra des patrons de vêtements d'hiver dont tu auras sans doute besoin... Adieu! pour l'an 1850, et au revoir! pour l'an 1851.

Ton amie toute dévouée,

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

1^{er} DÉCEMBRE 1521. — MORT DU PAPE LÉON X.

La famille de Médicis, à laquelle appartenait Léon X, est une des plus anciennes de l'Italie, elle régnait à Florence depuis 1421. Laurent le Magnifique eut pour second fils Jean, qui, dès le bas âge, fut destiné au sacerdoce. A l'âge de sept ans, on lui donna la tonsure, et il reçut dès lors des marques de bienveillance spéciale du pape Sixte IV. L'enfant ne restait pas au-dessous de ces honneurs : sa docilité, ses progrès justifiaient les espérances de son père et les faveurs du souverain pontife. Son éducation était confiée à Politien : Démétrius Chalcondyle et Paul d'Égine l'instruisaient dans les antiquités grecques, et il avait reçu, avec le sang, les nobles traditions et l'amour des beaux-arts. A l'âge de dix-huit ans, il fut promu au cardinalat ; il en reçut les insignes avec une piété fervente et sincère. Dès lors commença sa vie publique. Vivant sous le pontificat de Jules II, il prit une part active aux guerres que cet ardent champion de l'indépendance italienne soutint contre ses ennemis ; il se trouva présent à la bataille de Ravenne, et il y fut fait prisonnier par Gaston de Foix. Disons cependant que les fonctions de Jean de Médicis étaient toutes de consolation et de paix, car il se bornait à parcourir le champ de bataille pour prodiguer aux mourants les secours de la religion. A la mort de Jules II, le conclave se réunit, et après sept jours de délibération, il élut Jean de Médicis, qui monta sur le saint-siège sous le nom de Léon X. Il avait alors trente-huit ans. Au milieu des joies et des fêtes qui signalaient son élévation, il voulut, par humilité, se rappeler ses défaites passées, et en allant prendre possession de l'Église de Saint-Jean de Latran, il monta le cheval blanc qui le portait à la bataille de Ravenne. Toute sa conduite était remplie de modestie et de bonté ; il s'empessa de faire grâce

aux Florentins, qui avaient persécuté et banni sa famille, et de prévenir, par toutes sortes de faveurs, ses ennemis personnels. Mais ce qui a rendu le pontificat de Léon X célèbre entre tous, c'est la protection éclairée qu'il accorda aux arts, la vénération dont il entoura les œuvres du génie humain, et l'élan qu'il donna à toutes les branches des sciences et des lettres. Sous son règne, la vieille Rome sortit du sépulcre ; l'antiquité ressuscita avec ses monuments, ses statues, ses livres et ses temples. Non content d'avoir tiré de la poussière une partie de la Rome d'autrefois, il voulut orner la ville moderne de chefs-d'œuvre immortels. Ce fut par son ordre que Raphaël peignit ses pages incomparables ; que Michel-Ange éleva et décora l'église de Saint-Laurent, où reposent les Médicis ; que tant d'autres artistes jetèrent sur la toile ces productions ravissantes que l'on n'a jamais pu ni surpasser ni égaler. Il partage avec Auguste et Louis XIV l'honneur d'avoir donné son nom à son siècle. Cette vie où les événements se pressent, fut courte : le 1^{er} décembre 1521, Léon X mourut subitement à l'âge de quarante-cinq ans ; sa mort fut l'objet de longs regrets et de violents soupçons, et le duc d'Urbin, son ennemi, homme violent et sanguinaire, fut accusé de l'avoir empoisonné. Léon X laissa une mémoire vénérable : pontife, sa doctrine avait été pure et irréprochable, et il avait soutenu avec fermeté la lutte malheureuse contre l'hérésie naissante ; prêtre, ses mœurs étaient austères, sa foi vive et sa piété sincère ; souverain, il avait été généreux, doux et libéral, toutes les infortunes et tous les talents avaient trouvé protection auprès de lui ; homme, il était remarquable par sa grâce, son urbanité, la pénétration de son esprit, la douceur de son caractère et la fidélité de ses affections.

MOSAIQUE.

Le plus beau traité de paix dont l'histoire ait parlé est celui que Gélon, roi de Syracuse, conclut avec les Carthaginois. Il voulut qu'ils abolissent la coutume d'imoler leurs enfants. Chose admirable ! après avoir défait trois cents Carthaginois, il exigeait une condition qui n'était utile qu'à eux, ou plutôt il stipulait pour le genre humain.

MONTESQUIEU.

On ne doit point faire tant de réjouissances pour un enfant qui vient de naître ; on doit garder cette allégresse pour la mort de celui qui a bien vécu.

LETTRES DE MICHEL-ANGE.

Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple.

LOCKE.

A mesure que vous serez empêché de faire le bien que vous désirez, faites plus ardemment le bien que vous ne désirez pas.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Les amis sont comme les compagnons de voyage : il doivent s'entr'aider réciproquement à persévérer dans le chemin de la meilleure vie.

PYTHAGORE.

RÉBUS.



Errata. — Page 106, au lieu d'Une nuit d'orage, lisez Une journée d'orage.
Page 309, 11^e ligne 1^{re} colonne, au lieu de : En fit don à Charles VII, lisez : à Philippe de Valois. — Même page, 33^e ligne, même colonne au lieu de l'orateur Moutier, lisez : Mounier.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

(DIX-HUITIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

Jeanne-Hachette, par P. M., page 1. — *Origine du nom des rues de Paris* : Saint-André-des-Arts, par Victor Herbin, 33. — *Les Sieges de Rome*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 65. — *Les Femmes illustres* : Madame de Lamballe, par Alboise, 97. — *Le Fuchstia*, par M^{me} L. G. D., 129. — *Le Vésuve*, par M^{me}, 161. — *Le Corail*, par Edmond Audouin, 183. — *Comparaison entre les usages du dix-huitième siècle et ceux du dix-neuvième*, par M^{me} A. Survilly, 235. — *La Chrysanthème*, par M^{me} L. G. D., 257. — *Ordres religieux-militaires*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 1^{er} article, 289. — 2^e article, 322. — 3^e article, 352.

BIBLIOGRAPHIE.

Correspondance de M^{me} Campan et de la reine Hortense, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 3^e article, page 6. — 4^e article, 39. — *Histoire morale des Femmes*, par Ernest Legouvé, 69. — *Histoire des villes de France* : Lyon, 1^{er} article, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 103. — *Les Annales par M. l'abbé Petit*, par la même, 132. — *Histoire des villes de France*, Dijon, 2^e article, par la même, 162. — *Histoire de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Barthélemy de Beauregard, M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 194. — *Le Médecin de la maison*, 228. — *Précis de l'histoire de la Révolution et de l'Empire*, par Camille Rousset, 1^{er} article, par A. Jadin, 259. — 2^e article, 291. — *Dictionnaire de la conversation*, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy, 322. — *Histoire des villes de France*, 3^e article, Nantes, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 355.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Funérailles d'un capitaine, par Wolf, page 7. — *Pensées*, par Fray Luis de Léon, 41. — *Le Tombeau de Virgile*, par Schelley, 71. — *Le Châtiment*, par Uhland, 106. — *Un Souhait*, par Rogers, 134. — *Sonnet de Pétrarque*, 164. — *La Fleur que ne vante pas le printemps*, 195. — *Sainte Veronique*, 239. — *La Vie des Champs*, par Pops, 281. — *Chanson*, par Serafino dell' Aquila, 295. — *Casa Bianca*, par Mrs Hermans, 325. — *La Morte*, par Monti, 358.

ÉDUCATION.

Rosine et Juliette, par M^{me} E. A. Survilly, page 8. — *Ottile*, chronique flamande, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 43. — *Asieha*, par M^{me} Laure Prus, 48. — *L'Héroïne d'une nuit*, par Ponson du Terrail, 72. — *Un Jour d'orage*, par Etienne Enault, 106. — *Mœurs arabes*, par M^{me} Laure Prus, 118. — *Les deux Fabriques*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 134. — *Les Femmes des hommes illustres* : Bayard, par M^{me} E. A. Survilly, 143. — *Jean Soussaninn*, par une de ses compatriotes, 145. — *Télégraphie*, par A. Jadin, 165. — *Le Chercheur d'or et le Chercheur d'eau*, par Severin, 173. — *Histoire de Jehanne d'Arc*, 1^{re} partie, par Ponson du Terrail, 207. — *Mœurs arabes*, par M^{me} Laure Prus, 210. — *Les deux Cousines*, par M^{me} de Stoltz,

212. — *Histoire de Jehanne d'Arc*, 2^{me} partie, par Ponson du Terrail, 231. — *La Rosière*, ou Trop parler nuit, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 239. — *Histoire de Jehanne d'Arc*, 3^e partie, par Ponson du Terrail, 262. — *Notre-Dame de la Merci*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 267. — *Les Epines d'une couronne*, par A. Jadin, 296. — *Le Lac de la Garde*, par M^{me} Angélique Arnaud, 300. — *Le Vau des trois sœurs*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 326. — *Un Cordon bleu sous la république*, par A. Jadin, 330. — *La Perle du 45^e*, par le même, 359. — *Histoire de M^{me} de Bourk*, par Désiré Légière, 367.

POÉSIE.

L'Arbre de Noël, par M^{me} Eveline Ribbecourt, page 22. — *L'Ange gardien*, par Edouard Gout Desmarmes, 52. — *La lune dans le Colysée*, par Henri Chevreau, 82. — *Le Paon et le rossignol*, par M. Vienne, 119. — *La Barque du Pêcheur*, par Jean Reboul, 148. — *L'Enfant et l'Etoile*, par M^{me} Louise Stappeerts, 178. — *Les deux Orphelins*, par A. Jadin, 215. — *Les Feuilles et le Vent*, par Ulric Guittinger, 245. — *La Terre*, par feu M^{me} Antoinette Carré, 275. — *La Veuve de Sarapia*, par M^{me}, 307. — *Le Saule et le Roseau*, par M. Laurent de Jussieu, 330. — *La Poule et l'Alouette*, par M. Vienne, 371.

REVUE DES THEATRES.

La Filleule des Fées, opéra-comique de MM. de Saint-Georges et Perrot, musique de M. A. Adam et Saint Julien, page 124. — *Le Cachemire vert*, par MM. Alexandre Dumas et Eugène Nus, 53. — *Le Nouveau Pied de Mouton*, féerie, par MM. Cogniard frères, musique de M. Maugéant, 84. — *Princesse et Charbonnière*, par MM. Bayard et Dumanoir, 179. — *Hippodrome*, 305.

MÉLANGES.

Enigme historique, par M^{me} E. R., page 58. — *Explication*, 83. — *Les Vieux Ponts*, par P. L. Jacob, bibliophile, 127. — *Des Perles*, par Edmond Audouin, 149. — *Enigme historique*, par M^{me} E. R., 214. — *Explication*, 246. — *Instruction pour les deuilés*, 248. — *Quelques Poètes couronnés*, par M^{me} E. R., 277. — *Enigme géographique*, par M^{me} Nancy Thomas, 282. — *Explication*, 309. — *La Sainte-Chapelle*, par P. L. Jacob, bibliophile, 310. — *La Ville de Paris*, par M^{me} Emma Ferrand, 337.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Procédé pour distinguer le coton dans les étoffes de laine. — Manière de relever le velours, page 30. — Remède contre les engelures, 58. — Sirop de pavot. — Ramequin, 87. — Acacia. — Sirop de fleurs d'acacia. — Aloyau à la cuisinière. — Crème d'anis, 124. — Du beurre. — Violettes pralinées, 151. — Huile de roses, 185. — Cold cream. — Ramequin. — Hippocras. — Manière de nettoyer les gants de peau, 218. — Confitures sans nom. — Eau de groseilles. — Gelée de prunes. — Marmelade de prunes. — Prunes à l'eau-de-vie, 249. — Vin de quinquina, 281. — Menu d'un dîner de dix-huit couverts, 282. — Compote de raisins.

— Compote de marrons. — Manière de blanchir les dentelles neuves. — Couvre-pieds, 312. — Sirop de gomme, 310. — Pomme de terre en ragout, en salade, en beignets, 374.

CORRESPONDANCE.

PLANCHE I. *Broderie* : col, gilet, mouchoir, taie d'oreiller et son chiffre, écusson, bas de jupon, bonnet à barbes, entre-deux, dessin de soutache. *Filet* : Carré pour couverture de lit. *Tricot* : dentelle. *Patrons* : pardessus de petite fille et de petit garçon, robe en gerbe, bonnet. *Modes* : bonnet, fichu, berthe, sous-manches, coiffure Marie Stuart, page 29. — PLANCHE II. *Broderie* : col, pèlerine pour enfant, alphabet, semé, mouchoir, garniture, entre-deux. *Tricot* : carré pour couverture de lit. *Filet* : carré. *Crochet* : dentelle. *Tapisserie* : lièvre pour rond de serviette. *Patrons* : corsage à pointe, berthe, rond de bonnet et sa barbe, blouse russe, bas d'enfant. *Modes* : bonnet. *Travaux de fantaisie* : cache-pots, pantoufles, écusson, voilette, sous-manche, bas de jupon, bandes, entre-deux, taie d'oreiller, semés pour gilet, bonnet, 58. — PLANCHE III. *Broderie* : col, mouchoir, garniture, entre-deux, grand entre-deux. *Crochet* : couverture de fauteuil. *Fantaisie* : marguerites en ruban, col, manchette, bonnet de baptême, coussin. *Tapisserie* : bretelles, palme. *Lingerie* : canezou, fichu, sous-manches, fichu du premier âge, grand et petit entre-deux, bas de jupon, semés, dessin pour chemise, bavette, bonnet de baptême, mouchoirs, katzaweck, 88. — PLANCHE IV. *Broderie* : Col, mouchoir, semé pour gilet, sachet pour gants. *Tapisserie* : semé de roses pour chaises. *Crochet* : deux dentelles, voilette, sous-manches, entre-deux, fichu, mantelet Stella, 125. — PLANCHE V. *Broderie* : bonnet du matin, entre-deux. *Crochet* : pour coussins. *Modes* : patron de chapeau. *Lingerie* : fichu-canézou. *Couture* : katzaweck, aube, entre-deux, col, garniture, écussons, veste de petit garçon, ceinture de jupon, 152. — PLANCHE VI. *Broderie* : col, mouchoir, entre-deux. *Crochet* : dentelle, bonnet pour homme. *Filet* : pour pale, tapis, etc. *Couture* : robe de chambre. *Lingerie* : mantelet, manche pagode, pardessus d'enfant, entre-deux, mouchoir, écusson de mouchoir, bas de jupon, pantalon de petit garçon, escarcelle, 185. — PLANCHE VII. *Broderie* : col, large entre-deux, écusson, mouchoir, bas de jupon. *Tapisserie* : alphabet. *Couture* : corsage ouvert devant. *Lingerie* : fichu à revers, bonnet, manches, pale, écusson, mouchoirs, entre-deux, katzaweck à basques, mouchoir, alphabet, semé, écusson, 219. — PLANCHE VIII. *Broderie* : col, bonnet de baptême, volants, boutonnière, entre-deux, fichu — pèlerine, — fichu. *Tapisserie* : papillon; matelots dans une barque. *Couture* : corsage amazone, guimpe, écussons, pelotes, entre-deux, boutonnière, canezou, entre-deux, écusson pour homme, pour femme, garniture, gûdres, 251. — PLANCHE IX. *Broderie* : mouchoirs, col, entre-deux, bas de jupon, gilet, sachet pour mouchoir. *Crochet* : dentelle. *Tapisserie* : milieu de tapis, garnitures, robe de petite-fille, volant, chemise de femme, coussin, filet ou crochet, 283. — PLANCHE X. *Broderie* : col, entre-deux, barbe, mouchoirs, Marie, boutonnière. *Filet* : carré. *Ouvrages de fantaisie* : cartes de visite. *Tapisserie* : papillon. *Modes* : sous-manches, manches pagodes, bonnet du matin, bonnet d'enfant, mouchoirs, Nana, gilet, jupons, katzaweck, Thérèse, écusson, boutonnière, 314. — PLANCHE XI. *Broderie* : col, garniture, entre-deux, bonnet d'homme, écusson. *Zoé*. *Tricot corail*, bracelets. *Tricot* pour couverture de lit et cachenez. *Ouvrages de fantaisie* : porte-monnaie arabe. *Patrons* : manteau pailetot, corsage Leczinska, calèche pour sortie de bal. *Lingerie* : tablier de petite fille, bonnet, fichu, mouchoirs, Esther, Zélie, pèlerine d'enfant, trois entre-deux, semé, manteau pailetot, suite de katzaweck, 341. — PLANCHE XII. *Broderie* : col, coins de mouchoirs, Clary, Victoria. *Tapisserie* : chat, pour coussin, dessin pour tabouret, pantoufles. *Filet* : carrés. *Patrons* : corsage d'enfant. *Tricot* : bracelets, épingie. *Lingerie* : sous-manches.

Modes : chapeau, manche pagode, coin de mouchoir, Pauline, trois boutonnières, garniture, entre-deux chapeau, corsage Leczinska, calèche, 377.

CHRONIQUE MUSICALE.

Pages 246 — 310, par M. Jules Louvet.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER : Fondation de l'ordre de l'Espérance, page 31. FÉVRIER : Martyre de sainte Eulalie de Mérida, 63. Mort de saint Benoît, 95. AVRIL : Mort de Bossuet, 127. MAI : Condamnation du comte de Lally Tolendal, 139. JUIN : Mort de Marie Leczinska, 191. JUILLET : Prise de Jérusalem, 224. AOÛT : Mort de madame Cottin, 254. SEPTEMBRE : Mort de Philippe II, roi d'Espagne, 287. OCTOBRE : Arrestation des Templiers, 319. NOVEMBRE : Mort de Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, 351. DÉCEMBRE : Mort du pape Léon X, 382.

MOSAÏQUE.

Le Pèlerin. — Un autographe de Franklin, p. 255. — Maximes. — Pensées. — Réflexions, 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 332.

RÉBUS

Dessinés par Léopold Levert, gravés par Charles Gilbert.

La défiance est mère de sûreté, page 32. — Chacun son lot, nul n'a tout en partage, 64. — Le temps qui détruit tout cimente l'amitié, 96. — Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, 138. — Il n'y a qu'un bonheur en ce monde, 160. — On a toujours raison, le destin toujours tort, 192. — A tout événement le sage est préparé, 224. — Une chute toujours attire une autre chute, 256. — Le temps ne fait rien à l'affaire, 288. — Il ne faut pas dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau, 320. — Tel père, tel fils, 352. — La persévérance est mère de la science, 384.

GRAVURES.

Jeanne Hachette, dessinés par Tony Johannot, gravé par Revel, page 1. — *Mœurs arales*, dessinés par Philpoteaux, gravé par Nargoot, 97. — *Notre-Dame de la Merci*, dessinés par Wattier, gravé par Lemaitre, 257. — *La Perle du 45°*, dessinés par Bellanger, gravé par Lemaitre, 353.

MODES.

Pages 1 — 33 — 63 — 97 — 129 — 161 — 193 — 225 — 257 — 289 — 321 — 353.

MUSIQUE.

Les Fleurs du Nord, polka. — *Le Cor*, ballade, p. 1. — *O salutaris* — Berceuse, romance, 33. — *Graziella*, valse, 97. — *La Sympathie*, duettino — Polka-mazourka, 129. — *Les Regrets d'une fiancée* — Polka du Ranelagh, 161. — *Contique à la Vierge*. — *Helena*, polka, 193. — *Les Sylphes des prairies*, romance. — Polka sentimentale, 225. — *L'Espagnole*, mélodie. — *Les Fauvettes*, polka, 257. — *Le Train de plaisir*, quadrille, 289. — *Les Gardiens du foyer*, romance. — *L'Allemande*, mélodie, 321. — *La Saint-Sylvestre*, quadrille, 353.

TAPISSERIES COLORIÉES.

Encadrement de tapis, page 1. — Pantoufle, bande pour chaise, 129. — Dessin de corail, 257. — Lembrequin, 353.

ÉNIGMES.

Les trois accents; page 94. — *L'Ane*, 158.